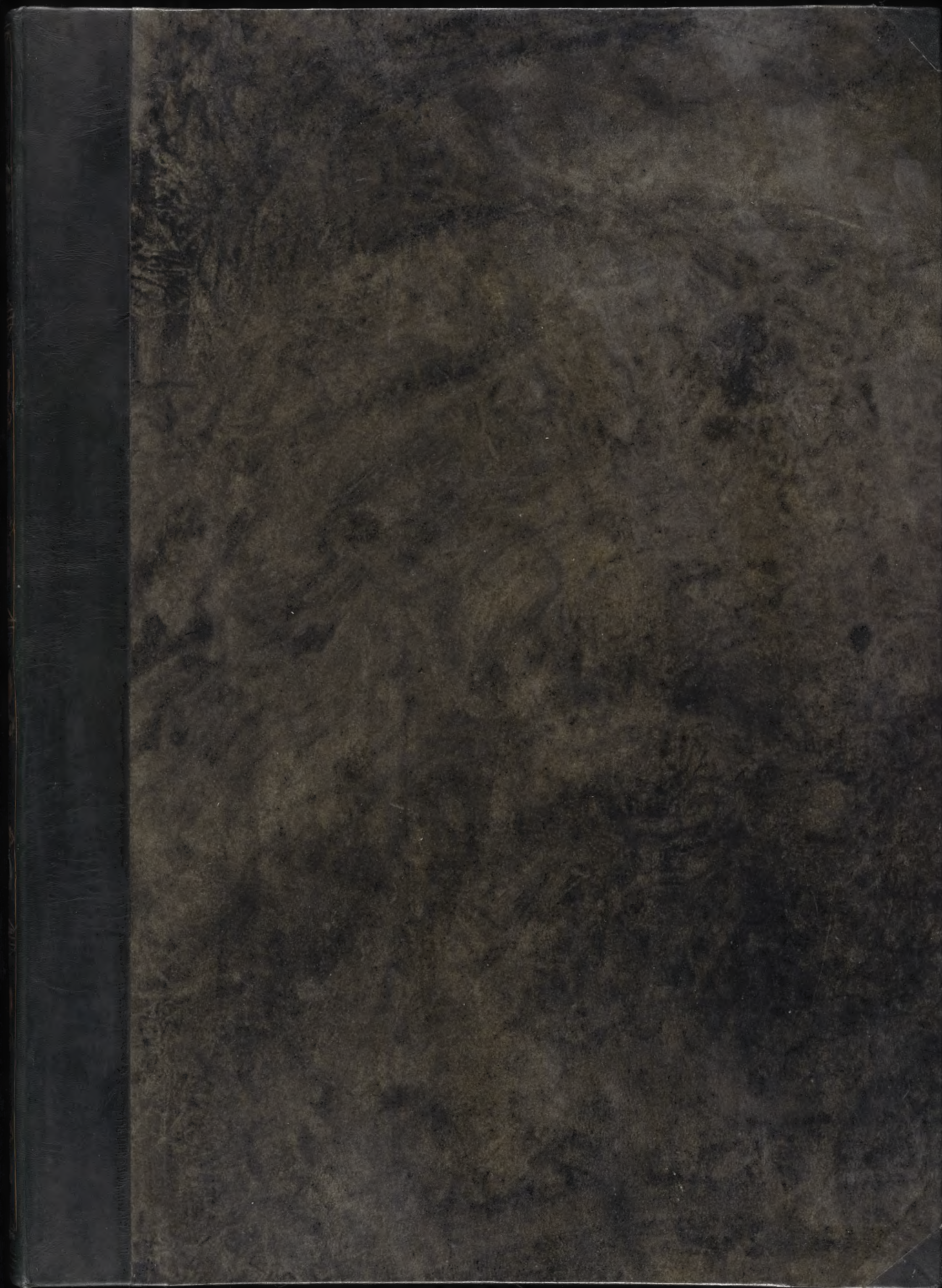
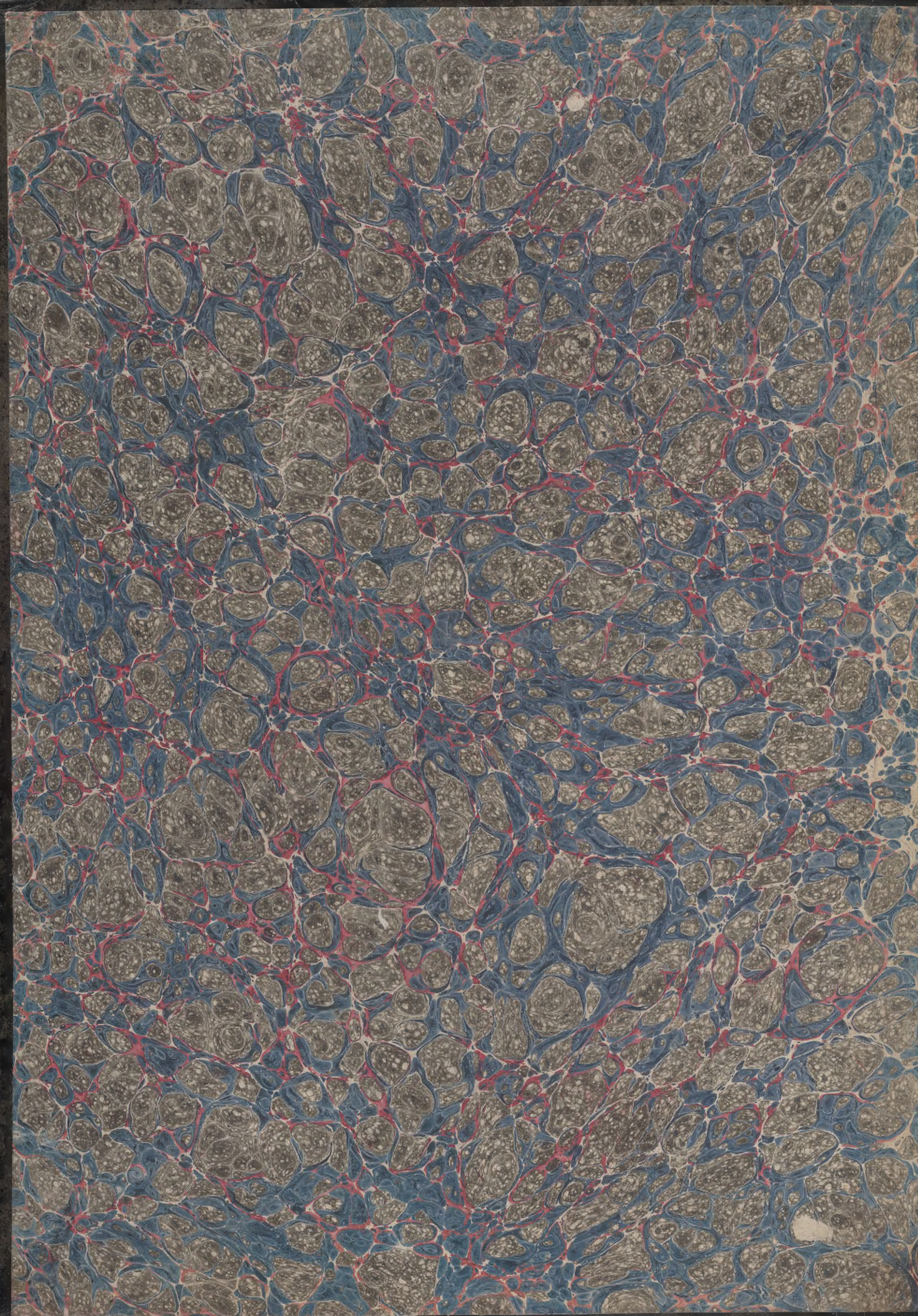
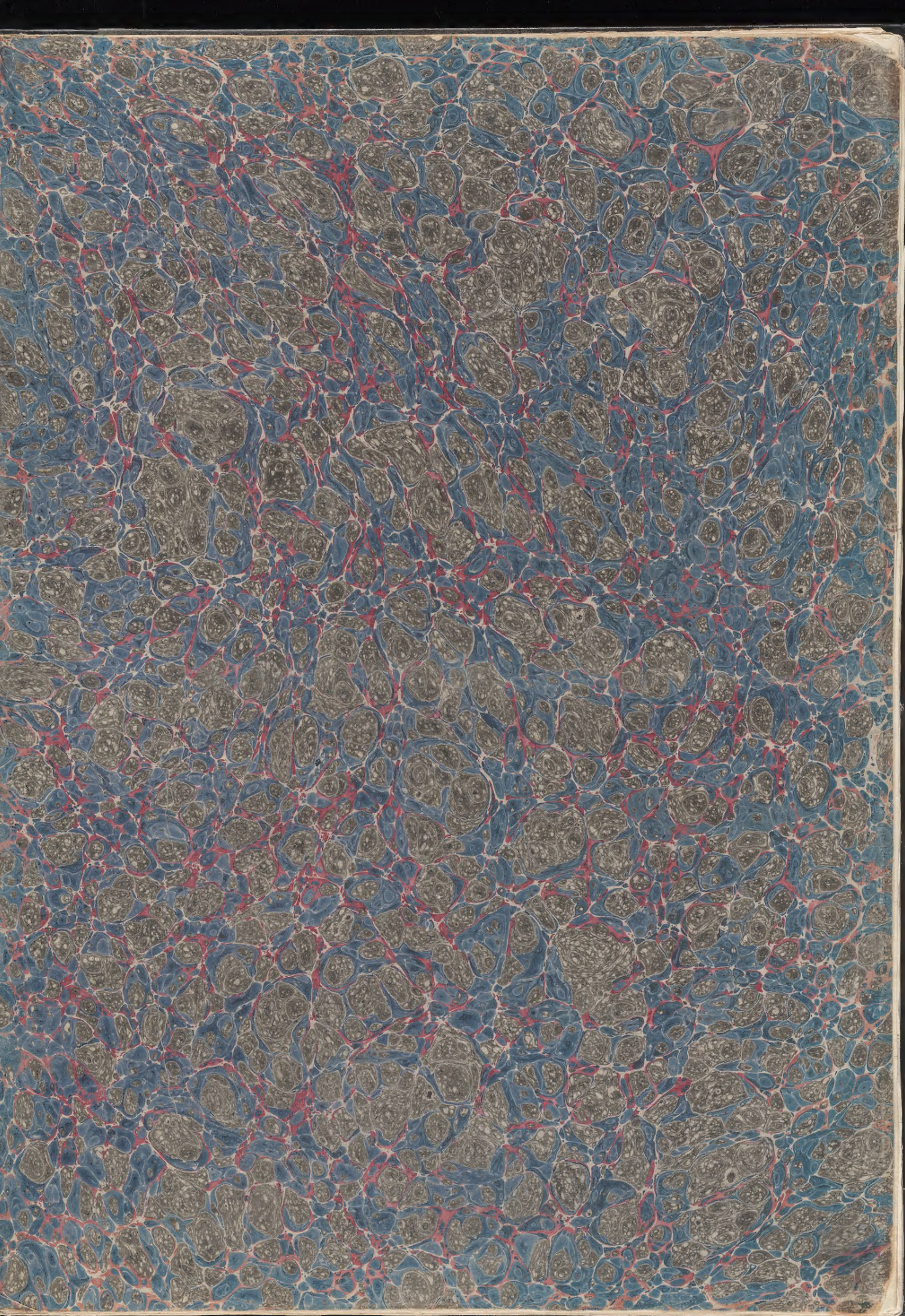







EX-LIBRIS IBRAHIM HILMY

ATLAS

DES

PROMENADES PITTORESQUES

DANS CONSTANTINOPLE

ET SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

PAR M. CHARLES PERTUSIER,

OFFICIER D'ARTILLERIE A CHEVAL DE LA GARDE ROYALE, ATTACHÉ EN 1812 ET ANNÉES SUIVANTES A L'AMBASSADE DE FRANCE PRÈS LA PORTE OTTOMANE;

GRAVÉ PAR M. PIRINGER, D'APRÈS LES DESSINS DE M. PRÉAULT.



A PARIS

CHEZ H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE DE SEINE, N° 12.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCC XVII.

ATLAS

DES

PROMENADES PITTORESQUES

DANS CONSTANTINOPLE

ET SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

ATLAS

DES

PROMENADES PITTORESQUES

DANS CONSTANTINOPLE

ET SUR LES RIVES DU BOSPHORE.

La capitale des Osmanlis, soit qu'on la nomme Byzance, Constantinople, ou Istambol, réveille dans la pensée de grands souvenirs, et présente à l'esprit l'idée d'une condition illustre rehaussée encore par une antique origine.

Assise en dominatrice sur les confins de l'Europe et de l'Asie, éclairée par un ciel le plus souvent pur et jamais embrasé, en possession d'un port qui sert d'intermédiaire, ou pour mieux dire de point de jonction aux mers les plus fréquentées de notre globe, la position de cette heureuse cité suffit bien pour expliquer comment, pendant une aussi longue succession de siècles, ont pu s'accomplir de si hautes destinées; et même, retenu en contemplation devant cette merveille, on se demande avec étonnement pourquoi elle ne commande plus au monde entier.

L'état de perplexité que cette question amène augmente encore quand on se rappelle que les dieux présidèrent à la naissance de cette fille de Milet, ou, si l'on aime mieux, de Byzias, et signalèrent dès son berceau leur protection envers elle; que depuis, adoptée par Constantin, Rome, malgré la terreur et l'éclat de son nom, se vit forcée de lui céder un sceptre qu'elle ne partageoit plus qu'en reine détrônée : enfin, continuant à parcourir ses annales, l'on a besoin des témoignages les plus authentiques de l'histoire pour ajouter foi au renversement d'une aussi brillante fortune. Mais lorsque, arrêté par ces pages dégradantes et disparates, on la plaint en silence de ne plus avoir que des maitres dégénérés, tout-à-coup on la voit, rappelée à la vie par une nation belliqueuse, renaître sous d'autres traits avec un éclat nouveau, et donner encore des lois à un vaste empire.

Ainsi que la vieille capitale du monde, Constantinople renferme dans son enceinte spacieuse sept collines couronnées de temples somptueux. La péninsule, qu'elle couvre de ses habitations sans nombre, présente sur chacun de ses versants un riche amphithéâtre où les fabriques et les ombrages entremélés annoncent avec vérité et candeur une nation recommandable par sa persévérance à conserver les goûts simples, les inclinations patriarcales du premier âge du monde; en sorte que cette association heureuse fournit des aliments substantiels à l'esprit spéculatif, en même temps qu'elle offre à la poésie et à la peinture des sujets d'étude admirables.

Baignée au sud par les eaux de la Propontide, Constantinople voit sur le fond de l'horizon la chaine de l'Ida se développer pour se rejoindre aux appendices de l'Olympe, dont le front sourcilleux est bien en effet l'emblème de Jupiter armé de ses foudres. Au nord, elle est limitée par ce port spacieux dans lequel viennent se jeter le Barbycès et le Cydaris, et dont la rive opposée offre à l'œil une continuité de faubourgs qui composent à eux seuls une seconde ville aussi populeuse que la métropole. Elle est liée à l'Europe par un isthme que ferme une triple muraille célèbre par les siècles et les assauts auxquels elle a résisté; enfin son extrémité orientale regarde l'Asie, dont quelques stades seulement la séparent, et d'ailleurs où d'autres faubourgs, chers aussi à la mémoire, la représentent de la manière la plus noble.

Sur cette même pointe qui s'avance vers l'Asie s'élèvent, disposés par gradins, les nombreux édifices du Sérail, à demi-dérobés par les pins, les cyprès, les platanes, dont une main guidée par la seule nature s'est plu à les entourer, sans se douter qu'elle satisfaisoit aux préceptes de l'art. Au pied des murs de cette enceinte sacrée coule ce beau fleuve dont les rives ont conservé la première fraicheur de la création, et qui rassemble les eaux de nombre d'autres fleuves. Au mouvement continuel qu'il entretient dans ce port unique, où il se répand avant de verser ses eaux dans la Propontide, on pourroit croire que c'est pour Constantinople seule que ses affluents entraînent avec eux les productions des contrées qu'ils arrosent; sur-tout si l'on promène pour la première fois ses regards stupéfaits sur son immensité. Mais quelle sensation contraire éprouve le voyageur égaré dans les vastes cimetières qui la dérobent aux yeux du côté où elle se rattache à l'Europe! Incertain sur la route qu'il parcourt, il s'avance d'un pas mal assuré, et craint d'être lui-même descendu dans la sombre demeure des morts, ou du moins il n'espère trouver qu'une profonde solitude dans les murs qu'il cherche.

A présent, si l'on fait l'énumération des accessoires attachants qui contribuent si puissamment à l'éclat de cette cité privilégiée du ciel; si l'on songe à cette terre classique où les souvenirs germent sous chacun des pas qu'on y imprime, offrant par-tout des traces de ceux que l'histoire a consacrés, ou pour lesquels la fable a institué un culte que l'on révère encore; si l'on ajoute à ce charme indéfinissable, qui procure de si douces erreurs, des instants d'une extase si complète; si, dis-je, à cette béatitude l'on ajoute le ravissement qu'une nature douée de mille attraits provoque chez ceux à qui il est accordé de la contempler, on verra découler d'un sujet aussi noble une source inépuisable de beautés poétiques et pittoresques : enfin, enrichi subitement par cette précieuse découverte, on se croira possesseur de tous les trésors de l'imagination.

Les dessins dont on offre ici la collection pourront donner à juger d'une partie de ces mérites. Esquissés par un crayon habile, ils fournissent le moyen de parcourir en presque totalité l'enceinte extérieure de Constantinople, et les rives du Bosphore, choisissant toujours les vallées les plus délicieuses de cet Eden pour y faire reposer le promeneur. Ils sont attentifs aussi à l'arrêter devant les monuments des arts, de manière à ce qu'il puisse se former une opinion fixe sur cette question d'une importance d'autant plus majeure qu'elle tient les avis partagés. Ces mêmes dessins montrent les habitants de ces contrées lointaines dans les situations les plus habituelles de la vie; enfin ils viennent à l'appui de l'ouvrage qui les accompagne, et réciproquement ils l'appellent à leur aide pour se faire bien comprendre, lorsqu'ils laissent quelque chose à deviner.

DESCRIPTION DES VUES DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

PLANCHE PREMIÈRE.

Vue de la partie méridionale de Constantinople.

Cette vue, prise du promontoire situé entre Scutari et Chalcédoine, s'étend depuis les Sept-Tours jusqu'à Dolma-Baktché. Successivement elle offre la mosquée Achmet et Sainte-Sophie, la partie méridionale du Sérail, l'entrée du port, la tour de Galata, l'arsenal de terre, Fondoukli, et le grand champ des Morts développé sur le revers des hauteurs de Péra. Le dessin donne en même temps à juger du dispositif des murs d'enceinte, et comprend une étendue de dix milles, parsemée sur toute sa longueur d'objets attachants, qui, par leur réunion, composent un tableau unique.

(Voyez la première et la troisième Promenade, t. I des *Promenades pittoresques dans Constantinople,* etc., en 3 vol. in-8°.)

PLANCHE II.

Vue de la Porte Dorée.

On n'a pu faire paroître ici que les vestiges de la Porte Dorée, dépendants de l'enceinte extérieure, et qui n'étoient, à proprement parler, que l'annonce du véritable arc triomphal de Théodose. Mais l'emplacement de ce monument si célèbre autrefois, aujourd'hui presque entièrement effacé, se reconnoît aux deux tours carrées qui occupent le second plan du tableau. Elevées par les timides empereurs d'Orient, dans ces temps malheureux où quelques barbares suffisoient pour ébranler leurs trônes, ces masses défensives contrastoient de la manière la plus choquante avec le trophée glorieux qu'elles flanquoient.

L'artiste s'est encore appliqué à donner une idée précise des trois enveloppes qui ceignent la place du côté de terre, ainsi qu'à rendre l'aspect pittoresque que produisent les massifs de verdure dont leurs créneaux sont couronnés. Quant au premier plan, il représente des femmes musulmanes assises près d'une sépulture qu'elles vont orner de fleurs, tandis qu'un Iman se dispose à réciter quelques versets du Koran pour le repos de l'ame de celui qu'elle renferme. Cet incident, dessiné d'après nature, s'offre trop souvent dans les cimetières des nations orientales, pour que ceux qui ont habité au milieu d'elles ne le reconnoissent pas de prime-abord.

(Voyez la troisième Promenade, tom. I.)

PLANCHE III.

Vue de la Maison impériale des eaux douces d'Europe.

Ce dessin a, plus que les autres encore, le mérite de la nouveauté, puisqu'il s'est écoulé à peine deux ans depuis que l'édifice qui en fait le sujet est élevé. Il remplit deux buts : celui d'offrir un des sites les plus célèbres de la campagne de Constantinople, et de donner l'exemple le mieux choisi d'un kiosk impérial; car l'édifice qu'on voit ici n'est altéré par aucune de ces formes d'emprunt que les autres dans le même genre tiennent de nous.

Dans le premier plan coule le canal, sur lequel on voit des cascades artificielles et des pavillons en harmonie parfaite avec le sujet principal. Au-delà est le champ du Dgirite; en-deçà, un emplacement clos, plus spécialement réservé aux femmes. L'artiste, en prenant son esquisse, a regretté sans doute de ne pouvoir embrasser une plus grande étendue du paysage délicieux au milieu duquel cette riante habitation se trouve placée; plus d'une fois même il aura été tenté d'écarter avec le crayon les ombrages, afin de découvrir le revers des hauteurs pour en faire le fond de son tableau; mais, contenu par l'obligation d'être fidèle, il a craint de commettre une infraction à sa loi; peut-être aussi d'outrager la nature, en cherchant à la parer d'attraits dont elle seroit redevable à d'autres qu'à elle. (Voyez la sixième Promenade, tom. I.)

PLANCHE IV.

Vue de la place de Top-Khané.

Tout en faisant de la fontaine le sujet principal, on ne lui a cependant pas sacrifié entièrement les accessoires dont elle est entourée. Le dessin offre à gauche la mosquée d'Ali pacha, avec ses ombrages; à droite, et dans le troisième plan, le palais du général de l'artillerie, qu'un porche élégant fait reconnoître. La place de Top-Khané est une espèce de foire, à raison de l'affluence continuelle qui l'anime. La composition a aussi, sous ce rapport, le mérite d'une grande vérité. C'est pour cela donc qu'on y voit des marchands de bois, de fruits, de comestibles, et parmi ces épisodes, la marche triomphale de la marmite des Janissaires, placée sur le devant du tableau. L'autre côté de la place, sur lequel l'artiste a choisi son point de vue, communique avec l'arsenal de terre, dont la façade borde le rivage sur une étendue considérable. Derrière cette enceinte est une caserne de l'artillerie, qui contribue puissamment encore à l'ornement de ce quartier; mais toute l'attention, au premier instant, est captivée par la belle fontaine, dont la magnificence n'a rien en effet qui l'égale.

(Voyez la cinquième Promenade, tom. I; la quatorzième, tom. II.)

PLANCHE V.

Vue de Fener-Bakcthé et de la campagne de Chalcédoine.

La vue de Fener-Baktché reste gravée dans la mémoire de tous ceux qui ont visité les rives du Bosphore. En arrivant à Constantinople, les yeux se fixent sur cette langue de terre couronnée d'ombrages; ils s'y arrêtent avec l'expression de la tristesse, lorsqu'on s'éloigne de cette capitale; et le souvenir n'en ramène jamais l'image sans qu'elle ne soit accompagnée de regrets.

Le fanal ne seroit rien, si, dépouillé de ses accessoires, on le considéroit isolément. Mais les avantages du site, la riche parure de la campagne qui l'entoure, et dont les attraits rejaillissent sur lui, le font briller de cet éclat que certains astres empruntent d'autres par la réflexion. Dans le dessin on a cherché à rendre ce genre de mérite, et celui qu'ajoute encore la vue de Constantinople, que l'on aperçoit dans un demi-lointain. Les bateaux qui abordent au rocher sur lequel il s'élève, les figures qui errent sous les cyprès et les platanes, dont la péninsule est couronnée, annoncent que c'est un lieu de promenade très suivi dans presque toutes les saisons.

(Voyez la septième Promenade, tom. I.)



[illegible] del.

VUE DE LA PARTIE MÉRIDI



Granger sculp.

ALE DE CONSTANTINOPLE.



VUE DE LA PORTE DORÉE



VUE DE LA MAISON IMPÉRIALE DES EAUX DOUCES D'EUROPE.



VUE DE LA PLACE DE TOP KHANÉ.





VUE DE FENER-BAKCHÉ ET DE LA CAMPAGNE DE CHALCÉDOINE.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE VI.

Vue de Constantinople, depuis la pointe du sérail jusqu'à la tour du janissaire Aga.

Cette vue, prise de l'intérieur du port à la hauteur de Top Khané, offre la portion la plus intéressante de Constantinople, comme l'on peut en juger au grand nombre d'édifices que l'œil rencontre en la parcourant. D'abord il se promène sur le sérail, qui de là se présente le plus avantageusement pour être détaillé; et successivement il passe en revue sur le rivage, Mermer-Kiosk, situé à la pointe de la péninsule; le Kiosk vert qui fait pendant au premier à l'autre extrémité des murailles; la mosquée de la Validé, dont la coupole élégante est accompagnée de deux minarets. S'il franchit le port, il découvre le magasin au plomb à travers la portion extrême de la marine qui borde le rivage de Galata. Revient-il au point de départ, il contemple à loisir les fabriques somptueuses qui garnissent l'enceinte du sérail. Dans le nombre il peut reconnoître à ses hautes murailles cette prison célèbre où l'amour gémit souvent dans les bras de la volupté; et souvent aussi, trompé par des feux que l'ambition attise, soupire après un bonheur dont il achète parfois un seul instant au prix d'une vie entière de martyre. Autour de ce tartare rempli des piéges tendus par l'envie à la fortune triomphante, et même à la timide espérance, s'élèvent d'autres édifices occupés par le sultan et les princes du sang impérial. L'oratoire, le trésor, la bibliothèque, les bains, la salle du trône sont dans la même enceinte où la porte de félicité donne accès. Plus loin est la salle du divan couronnée d'un dôme; elle fait partie des bâtiments qui encadrent la seconde cour, dans laquelle on arrive après avoir franchi la porte du milieu. Enfin Sainte-Irène, située à l'entrée de la première cour, près de la porte de justice, s'annonce par une coupole, presque du même âge que la ville de Constantin.

En quittant ces lieux où la pensée n'ose venir à la lumière, et par habitude autant que par devoir se voue au silence, la vue rencontre d'abord Sainte-Sophie, flanquée de quatre minarets. On la contemple à travers mille souvenirs, qui sur-tout rappellent Justinien son fondateur, à l'époque la plus glorieuse de son règne que Bélisaire a illustré; et le célèbre Mahomet II au moment où il entre dans Constantinople en vainqueur, dirigeant ses pas vers Sainte-Sophie pour y arborer l'étendard du prophète, et rendre grace à Dieu. A peine les yeux se détachent-ils de cette basilique, si justement vantée, qu'ils trouvent à se reposer d'une manière plus satisfaisante encore sur la belle mosquée Achmet, que ses minarets, au nombre de six, et sa coupole élevée sur d'autres coupoles distinguent des temples mahométans les plus majestueux. Ils se portent ensuite sur l'Osmanie, remarquable par le style simple de son architecture, et par les deux minarets qui accompagnent son dôme modeste, auquel les pans de l'édifice, terminés en portions circulaires, servent de points d'appui. Ils s'arrêtent sur la mosquée Bajazet, que signalent deux minarets, et plusieurs petites coupoles disposées en nefs à l'égard du dôme principal. La Suleïmanie, ornée de quatre minarets, et entourée d'édifices sans nombre à son tour les captive. Près de là ils distinguent les murs du vieux sérail, où les femmes du sultan qui a cessé de vivre, ensevelies dans l'oubli, traînent une existence que l'on peut comparer à une mort anticipée. Enfin ils s'arrêtent à la tour de l'aga des janissaires, dont la vigilance continuelle ne réussit pourtant pas à prévenir ou du moins à arrêter les incendies, qui souvent dévorent plusieurs quartiers de cette capitale.

Tous ces édifices, favorisés par la situation la plus heureuse, se dessinent sur le ciel sans que l'artiste ait eu besoin d'aider à l'effet. Entourés d'ombrages, fidèlement esquissés par le crayon, ils s'annoncent dans l'original tels que la copie les présente; et même loin de se défier des prestiges de l'art, on doit craindre qu'il soit resté dans son imitation au-dessous d'une scène la plus riche de toutes celles qui ont droit de provoquer l'extase chez le voyageur.

Byzance, dans son origine, ne s'étendoit guère au-delà des murs qui forment l'enceinte du sérail; mais aussi l'on doit dire qu'ils ont presque trois milles de circuit. Le commerce obtint nécessairement la préférence sur les armes, près de cette république trop restreinte dans son territoire pour céder à l'appas des conquêtes, sur-tout lorsque sa position l'invitoit à chercher une fortune moins brillante, mais plus sûre. Cependant elle ne fut pas toujours maitresse, à beaucoup près, de conserver la neutralité dans les différents que d'autres républiques plus ambitieuses venoient vider jusque sous ses murs; en sorte que cet état de dépendance nuisit à son extension, qui auroit fait des progrès plus marqués si la puissance effective eût concouru avec l'industrie à la protéger. Elle changea entièrement de forme entre les mains de Constantin qui s'appliqua à régler sa grandeur et sa magnificence sur Rome même, de manière à transporter les bords du Tibre sur les rives du Bosphore. Par tous les stimulants que sa puissance sans bornes pouvoit imaginer, il attira dans ses murs des habitants enlevés aux provinces les plus reculées; les uns séduits par les priviléges attachés aux droits de citoyen; les autres contraints par la chaîne à laquelle les grandeurs condamnent toujours ceux que la fortune attèle à son char. Les murs de Byzance, reportés à quinze stades au-delà de l'enceinte que pendant plusieurs siècles ils avoient formée, virent de toutes parts s'élever des édifices publics, qui se multiplièrent encore sous les règnes de Julien, de Théodose, d'Arcadius, de Justinien, et que leurs fondateurs rassemblèrent en grande partie dans l'espace que ce dessin met sous les yeux. Cette immense cité dépérit avec l'Empire, moins cependant sous le rapport de la population que relativement à la magnificence. Devenue la proie des Latins elle se trouva bientôt réduite à n'être que l'ombre méconnoissable de ce qu'elle avoit été; et flétrie par tous les genres d'infortunes, elle finit même par ne plus oser avouer son illustre origine. Les Ottomans ne tardèrent pas à la venger de la dégradation où la plongeoit de plus en plus chaque jour de l'agonie d'un empire qui en s'éteignant menaçoit de l'entraîner dans la nuit du tombeau. Elle n'eut pas, il est vrai, la consolation de voir sortir de leurs ruines les portiques de l'Hyppodrôme et du Taurus, l'Augusteon et le Sigma, tous ces monuments enfin dont le souvenir suffit pour justifier le titre pompeux qu'elle portoit; mais elle dut se croire jusqu'à un certain point dédommagée, lorsque ses collines lui montrèrent des temples qui, par la hardiesse de leur architecture, rivalisent avec Sainte-Sophie; lorsque ses quartiers s'ornèrent de fontaines édifiées d'après des plans qui lui étoient inconnus; quand elle vit ses nouveaux hôtes entourer de verdure les fabriques frêles, mais souvent élégantes, destinées à leur servir de demeure; respecter et multiplier même, les thermes, les marchés qui subsistoient encore; allier enfin l'architecture orientale ou mauresque avec le style des modèles qu'elle avoit pu conserver à travers tant de vicissitudes.

C'est encore dans la région qu'on a sous les yeux, que les Ottomans, à l'exemple de leurs prédécesseurs, ont fait plus particulièrement éclater leur magnificence. Là on trouve presque toutes les mosquées impériales, le palais du grand visir, les besestins, les khan, les tchiartchi, le plus de mouvement enfin, et par conséquent la population la plus nombreuse.

(Voyez la 5e promenade, tome I; la 10e et la 15e, tome II.)

PLANCHE VII.

Vue du fond du port et du bourg d'Eyub.

Ici l'on a choisi la caserne des bombardiers pour coin de tableau, comme l'un des édifices militaires de Constantinople les plus remarquables; et déja l'on doit s'apercevoir que le crayon qui a esquissé ces dessins s'est réglé sur la plume qui a tracé l'ouvrage. Par la suite on jugera mieux encore que le premier s'est appliqué à offrir des modèles dans tous les genres d'architecture, à traiter dans le paysage les sujets les plus riches de composition, à les animer par des scènes empruntées de la religion ou des mœurs, de manière à mettre en évidence la lecture.

La caserne des bombardiers est un édifice carré, situé sur la rive septentrionale et vers le fond du port. Voisin de l'école de l'artillerie et du génie, il est la principale dépendance de cet établissement curieux. Derrière est le plateau de l'Ok-Meïdan, d'où la vue embrasse tout le versant nord de Constantinople, ainsi que la plus grande partie de son port, et dont le pied offre un mélange sagement conçu d'habitations et de sépultures qui jouissent en commun de l'ombre des mêmes cyprès. Le second coin du tableau présente le palais de la sultane, veuve d'Hussein-Pacha, grand-amiral de l'Empire sous le règne de Selim, et l'ami plutôt que l'esclave de son maître. Ici l'architecture, tourmentée par des ressauts fréquents, n'a aucun rapport avec la nôtre; mais du reste elle est réglée sur les habitudes nationales, puisqu'elle procure à la vue des échappées dans toutes les directions, sans obliger à quitter le sopha pour en jouir. Au-delà sont les premiers dehors de Constantinople, sur lesquels l'if et le cyprès répandent cette teinte de mélancolie que l'on retrouve dans l'expression de toutes les figures, et même qui se mêle au bonheur, dont l'annonce chez les Musulmans est toujours calme.

L'aspect religieux, imposant et, si l'on veut, sévère, que la nature emprunte dans ces contrées, d'accord avec celui des hommes qui les habitent, est tout entier leur ouvrage. Nulle part, bien sûrement, on ne trouveroit une harmonie mieux caractérisée, et une ressemblance morale plus parfaite.

Le fond du tableau est naturellement garni par le bourg d'Eyub dont on distingue la mosquée, d'autant plus remarquable qu'elle a vu le sacre de tous les sultans depuis Mahomet II, son fondateur, et qu'elle possède la dépouille de l'un de ces héros de l'islamisme, que les palmes du martyre ont immortalisés. L'œil, en s'écartant à droite, peut deviner l'entrée de la vallée des eaux douces, barrée à son confluent par des terres d'alluvion, à travers lesquelles le Barbycés et le Cydaris réunis se font jour pour décharger leurs eaux dans le port. En s'élevant dans la direction opposée, il verra Ramed-Pacha Tchiflick, au sommet des hauteurs qui forment le lointain, et protégent par leur enchaînement ce beau bassin contre les vents d'ouest.

La partie du port renfermée dans le cadre de ce dessin est la moins animée, d'abord parceque les bâtiments d'ordinaire ne remontent pas jusque-là; en second lieu, les habitations qui bordent ici ses deux rives, ne s'étendent pas à beaucoup près aussi avant dans les terres que vers son entrée et à son milieu. On n'y voit donc que des caïcs; mais souvent aussi ces frêles embarcations se suivent de très près sur cette route qui mène aux eaux douces et au bourg d'Eyub, dont les Constantinopolitains ont fait en quelque sorte leurs maisons de plaisance.

(Voyez la sixième promenade, tome I, et la treizième, tome II.)

PLANCHE VIII.

Vue du Kiosk des conférences et de Bebek.

La côte de Bebek s'annonce bien comme destinée par la nature à faire pendant à la rive opposée sur laquelle Kandeli se développe. Il en est de même du Kiosk des Conférences et de celui des eaux douces d'Asie, que l'art aura sûrement placés avec intention en face l'un de l'autre. Dans le premier, que l'on a ici sous les yeux, l'architecture se rapproche beaucoup de la nôtre, et même avec une application qu'on est loin de trouver dans aucun des nombreux édifices de la capitale des Ottomans. Son nom de Kiosk des Conférences explique l'emploi auquel il est consacré. Éloigné du tumulte des affaires, dont la sublime Porte est le siége, il sert à ménager les entrevues que le reïs-effendy a quelquefois avec les ministres étrangers.

Les ombrages qui le recèlent, et dans la composition desquels entrent surtout le platane, le peuplier d'Italie, le saule pleureur, contribuent puissamment à l'effet que produit cet édifice léger. Le point extrême du dessin laisse apercevoir la sommité de l'une des tours du château d'Europe, dont les murs s'étendent sur le revers septentrional du promontoire, autrefois consacré à Mercure, mais qui a changé son nom d'Hermès contre celui de Romélie-Hissar. En partant de là pour revenir au Kiosk, on trouve d'abord le cimetière turc dont les sépultures, les pins et les arbres de Judée couvrent en entier l'autre revers du cap. Le rivage est bordé ensuite d'habitations riantes qui vont rejoindre le Kiosk en dessinant le golfe au fond duquel il est situé. La croupe des hauteurs en offre aussi çà et là à travers les plantations qui les entourent et atteignent le plateau, où l'on voit aujourd'hui un couvent de Dervisches, au lieu du temple anciennement consacré au messager des Dieux. Enfin sur les ondes vogue un de ces navires connus sous le nom de Voliche, qui par la coupe et la voilure représentent l'antique bien conservé, et que l'on rencontre fréquemment dans ces parages.

Le promontoire de Mercure, situé à six milles de l'embouchure du Bosphore, et à onze milles environ de son origine, indique le point le plus resserré du détroit. Cette raison détermina le grand roi à le choisir pour transporter de l'Asie en Europe les quatre cent mille Perses qui devoient faire connoître aux Scythes la puissance de Darius. Mahomet II s'empara à son tour de cette position avantageuse, et la fit concourir avec celle qui lui correspond sur la rive opposée à fermer le passage lorsqu'il prononça irrévocablement l'arrêt de mort de l'empire d'Orient, dont la chute suivit de près l'établissement des châteaux. Maître par là du Bosphore, en possession aussi du détroit des Dardanelles, dès lors Constantinople fut à sa discrétion, et s'aperçut, mais trop tard, que sa dernière heure alloit sonner. Depuis long-temps elle auroit dû prévoir cette catastrophe, avilie, comme elle l'étoit, au point de recevoir la loi de quelques marchands gênois et vénitiens, qui se plaisoient souvent à la faire trembler, ou tout au moins qui la tenoient dans leur dépendance par le privilége usurpé de pourvoir à ses besoins. Quel champ vaste fournit à la pensée l'histoire d'une puissance dont quelques aventuriers posent les fondements; qui s'élève par la force de ses institutions au trône du monde; qui, pour son malheur, le transporte d'occident en orient, et d'où quelques Tartares suffisent pour la renverser lorsqu'ils se sont enfin aperçus qu'il ne lui reste que l'orgueil de son nom. La vie ne suffit pas pour méditer sur les différentes phases d'une fortune élevée à si grands frais, et si long-temps chancelante.

Les rives du Bosphore riantes par-tout, et même par-tout enchanteresses, étalent encore plus de séductions dans les entours des châteaux d'Asie et d'Europe. Au mérite d'un plan conçu avec hardiesse et tracé à grands traits, la nature joint celui d'être descendue jusque dans les moindres détails de la composition; en sorte que ce cadre où l'on est maître de choisir ses sujets d'étude, offre le grandiose associé au gracieux et au fini.

(Voyez quelques autres promenades, tome III.)

PLANCHE IX.

Vue du tombeau du sultan Suleïman.

Nous l'avons dit : les monuments funèbres chez les Musulmans sont les seuls édifices consacrés à l'usage des mortels qui portent le caractère de la permanence. Pour se convaincre de la justesse de cette remarque, il suffira de comparer le turbès de sultan Suleïman, représenté dans ce dessin, avec les Kiosk et les maisons impériales parsemés dans cette galerie. De ce contraste naîtra sûrement un recueillement religieux, une pensée profonde à l'honneur d'une nation dont la sagesse convertit cet hommage en tribut légitime. Dans les autres croyances on ne traite pas à beaucoup près aussi philosophiquement la question. Sans cesse occupé à édifier pour cette vie, jamais on ne fait qu'au dernier instant les préparatifs du voyage lointain qui nous attend au terme de la carrière. Au contraire dans les vastes contrées qui reconnoissent la loi de Mahomet, en naissant on s'habitue avec l'idée de la mort; et ce qui chez nous n'est, à le bien prendre, qu'une théorie forcée, là doit être considéré comme une pratique facile.

Mais cette disposition d'esprit, en imprimant le sceau de la gravité, n'altère nullement la sérénité de l'ame, et ne fait aucun tort aux jouissances terrestres. Plein de la persuasion que le séjour de la béatitude est placé dans les régions supérieures, le Musulman parcourt cette vie en voyageur qui, à chaque pas, dit : Je m'approche du but. Rassuré sur l'avenir, il goûte en paix les différentes distractions que sa route lui offre; c'est dire enfin qu'il vit sans inquiétudes et meurt sans regrets. Ce plan de conduite que l'éducation lui trace, il ne met aucune affectation, pas le plus léger point d'honneur à le suivre; et même il lui semble si naturel qu'il s'étonne seulement que l'on puisse s'en écarter. Aussi voit-il d'un œil sec creuser la fosse de l'être qu'il affectionne, soutenu par l'espoir que le lendemain peut le rejoindre à lui dans un monde meilleur.

Pleins de ces maximes sages, souvent les sultans font élever eux-mêmes le tombeau qui doit recevoir leur dépouille mortelle; et tandis qu'ils ordonnent des constructions légères pour les abriter pendant leur séjour sur cette terre, le marbre de Proconèse, le granit oriental sont réservés pour leur dernière demeure. Plusieurs de ces tombeaux, consacrés par la dévotion, jouissent de l'espèce de culte que les saints obtiennent chez nous. Dans ce nombre est le tombeau de Suleïman, qui même s'attire de la part des croyants une vénération particulière.

Tout autour de la bière du sultan, placée au milieu de l'enceinte circulaire, et recouverte de cachemires, sont rangées celles de ses femmes, de ses enfants et des autres princes ses contemporains. L'invention n'a rien ajouté ici à la variété des ombrages qui forment dans les entours du turbès un bois consacré à la rêverie et à la dévotion. La scène ainsi préparée et tendue en quelque sorte de noir, réclamoit une action analogue. Celle qui l'anime est venue d'elle-même s'offrir au crayon. Sur le premier plan est un convoi funèbre qui se dirige vers la mosquée, afin d'y déposer le corps jusqu'à l'instant prescrit pour le transférer au champ du sommeil. Dans l'intention de compléter le sujet, on a placé sur le côté la sépulture d'un bienheureux, et une infirme qui attache aux arbustes voisins des lambeaux de ses vêtements pour que le mort intercédant en sa faveur obtienne sa guérison. Une pratique soutenue de toutes les vertus, en assurant chez les Musulmans une place dans la région la plus élevée du ciel, fournit aux ames qui la divinité rapproche d'elle, les moyens de recommander la foible humanité à sa miséricorde; en sorte que la religion consolante maintient des relations que la mort inexorable s'efforce en vain de briser; et le ciel, dans un rapport continuel avec la terre, fait réellement disparoître la distance qui sépare cette vie de l'autre.

(Voyez la dixième promenade, tome II, et la dix-neuvième, tome III.)

PLANCHE X.

Vue de la place de l'Hyppodrôme.

La place de l'Hyppodrôme est la première chose que le voyageur demande à voir en touchant au rivage de Byzance, et le sujet dont le pinceau de l'artiste s'empare avec le plus d'avidité. L'un et l'autre y trouvent en effet la réunion de toutes ces jouissances indéfinissables, mais réelles, que le pittoresque et les souvenirs sont capables d'engendrer.

Ornée par Constantin qui dépouilla le monde entier pour lui prodiguer les marbres, les bronzes, tout ce que la Grèce enfin pendant plusieurs siècles avoit produit de plus beau, cette place reçut encore des marques de la munificence de Théodose. Alors elle répondoit parfaitement à la vaste puissance des Césars, et même elle ne devoit pas craindre de paroître trop somptueuse. Mais quand l'empire d'Orient se vit en quelque sorte enfermé dans les murs de sa capitale, cet objet de luxe contrastoit nécessairement avec une condition aussi médiocre. Au reste il lui fut impossible, ainsi qu'aux autres monuments laissés par Constantin, de traverser tant de siècles sans éprouver leur influence; d'autant plus qu'à ces époques malheureuses la barbarie doubloit les ravages du temps, et que les constructions romaines présageoient déja, par le manque de solidité, la décadence d'un empire, appliqué au contraire à édifier pour l'éternité, lorsque, plein du sentiment de ses forces, il se croyoit lui-même éternel. Les Ottomans trouvèrent donc l'Hyppodrôme dans cet état de délabrement inséparable d'une fortune croulée, et par la suite consacrèrent à Dieu une partie de ce vaste emplacement, tandis que l'autre conserva son institution première.

On a choisi pour l'esquisser l'instant qui lui est le plus favorable, c'est-à-dire celui où le Grand-Seigneur venant de faire la prière du Bayram à la mosquée Achmet, traverse cette place pour retourner au sérail. On le voit à cheval, entouré de sa cour, de ses gardes, et de ce concours de spectateurs révérencieux que son apparition attire toujours.

L'objet de ce dessin est encore de faire voir une mosquée impériale, de manière que l'on puisse concevoir une idée générale du plan, de l'élévation et de l'annonce des édifices sacrés chez les Musulmans. Le point de vue pris convenablement a fourni le moyen de renfermer dans le même cadre Sainte-Sophie et Achmet de Djamissi, en sorte que les amis des arts ont la faculté de juger ici par comparaison. Enfin l'antiquité prête à ce dessin un autre genre d'intérêt, qui doit atteindre son plus haut degré, lorsqu'on reconnoît sur le premier plan le célèbre obélisque égyptien, et cette colonne torse d'une origine plus respectable encore, qui rappelle les vainqueurs de Platée, et leur piété religieuse.

(Voyez la cinquième et la huitième promenades, tome I.)



Preault del.

VUE DE CONSTANTINOPLE, DEPUIS LA PO



R. Granger sculp.

SÉRAIL JUSQU'À LA TOUR DU JANISSAIRE AGA.



Preault del.

VUE DU FOND DU PORT ET DU BOURG D'AYUB.



VUE DU KIOSK DES CONFÉRENCES DE BEBEK.



VUE DU TOMBEAU DU SULTAN SULEÏMAN.





VUE DE LA PLACE DE L'HIPPODRÔME.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE XI.

Vue des Etablissements de la Marine.

Il sera facile de reconnoître au goût et à la manière qui caractérisent ce dessin, les ressources infinies que le sujet fournit au crayon. Mais en le détaillant, on jugera que l'artiste a dû beaucoup l'étudier, pour éviter la confusion qu'une prodigalité aussi embarrassante pouvoit engendrer si aisément sur le papier. Le point de vue à été pris à la hauteur de la machine à mâter. L'édifice assis sur un Mamelon, est le palais du Capitan-Pacha. Au pied se déploient plusieurs fabriques qui sont autant d'établissements de la marine. En avant est un vaisseau prêt à être lancé, et sur le rivage on distingue, au milieu d'une foule immense, le chef de la Loi qui adresse au Ciel la prière, suivie du sacrifice accoutumé. Audelà du Kiosk, où le grand Amiral tient divan, et qui fait suite aux magasins de la Marine, se présente en amphitéâtre l'autre versant de la vallée. On y reconnoît le petit champ des morts, dont les cyprès couvrent la presque totalité de ce terrein spacieux; la tour de Galata, destinée à remplir les mêmes fonctions que celle de l'Aga des Janissaires; dans le lointain, le faubourg de Péra qui occupe la crête, et le palais d'Angleterre jeté un peu sur la gauche. En se rapprochant du rivage, on voit après le Kiosk, où nous avons quitté la marine, la place de l'Amirauté, située au confluent de trois cours d'eau qui viennent des hauteurs de San-Demetrio, de Piali-Pacha et de l'Ok-meïdan; le bassin de construction, adossé à la montagne et environné de vastes magasins; une des casernes de la marine, placée en regard avec le Kiosk; enfin, le dessin se termine à l'extrémité du port marchand, qui s'étend sur toute la longueur des faubourgs de Galata et de Top-khané.

Il ne manque à ce cadre, pour renfermer en entier le vaste espace consacré au service de la marine militaire, que de comprendre encore un terrein vague, planté d'arbres verts, que l'on trouve après la machine à mâter; l'hôtel du ministre de la marine, et la fonderie qui est la limite de ce département, vers le fond du port. Audelà de ce point extrême, on arrive à la caserne des bombardier, sujet principal de l'un des dessins de la seconde livraison; d'un autre côté, si l'on se rappelle que dans la première, on a acquis une idée suffisante du faubourg de Top-khané, en promenant ses regards sur la belle fontaine et les établissements de l'artillerie qui ornent ce quartier, on reconnoîtra, qu'à l'exception de quelques lacunes d'un intérêt médiocre, l'on a parcouru toute la rive septentrionale du port.

On pourroit croire d'après l'appareil imposant dont nous venons de completter l'esquisse, que les Ottomans possèdent une marine florissante. Mais quoiqu'ils aient sous la main tous les matériaux nécessaires pour se la procurer; malgré cette immense étendue de côtes qui devroit les porter du moins à disputer l'empire de la mer dans leurs parages, ils sont et resteront toujours bien en arrière des nations Européennes les moins avancées dans les connoissances nautiques. Dabord leur législation, si l'on consulte son esprit, est apposée à la profession d'homme. Il est même permis de dire qu'en cela elle se montre très sage. Les Trébizontins, les Lazes, les Barbaresques fournissent la preuve de cette remarque affligeante, qui condamne sans appel les Musulmans à ne jamais perdre de vue le tombeau du Prophète, s'ils veulent se conserver purs. D'un autre côté, les inclinations nationales qui toutes concourent à les retenir précisément à la place où le ciel les a fait naître; le peu d'intérêt que leur inspire les autres contrées; l'embarras qu'ils éprouvent lorsqu'ils s'y trouvent transplantés; tant d'obstacles réunis entraveront toujours les progrès de la marine Ottomane, quand encore le gouvernement, qui ne fait pour elle que de minces efforts, tenterait de l'encourager. Notre opinion est donc, qu'il ne peut, qu'il ne doit même pas viser à ce genre de supériorité, à moins qu'il ne fasse rentrer dans une obéissance absolue les puissances Barbaresques Mais, en admettant cette supposition, l'Archipel et ces principautés lui donneroient un personnel suffisant pour se faire respecter dans les mers de son domaine, et même pour tenter des expéditions, sans franchir toutes fois le détroit de Gibraltar. Nous proportionnons, comme on le voit, le champ de ses exploits aux moyens que nous lui supposons; du reste, c'est en consultant les annales Ottomanes que nous nous permettons de tracer ces lignes.

Peut-être qu'en raisonnant d'après le même principe, l'armée permanente, si le gouvernement est un jour assez fort pour la mettre sur pied, ne devroit se composer que d'Albanois et de Roméliotes; c'est-à-dire, des peuples de la domination Ottomane, susceptibles de se détacher avec le moins de répugnance de la vie patriarcale. Cette armée garderoit les frontières, soutiendroit une guerre ordinaire; mais si le danger se montrait pressant, aussitôt les vrais croyans seroient appelés sous l'étendard de la foi, sauf à se relever entre eux à la fin de chaque campagne : constitution militaire qui suppose la nation ramenée à ses premières habitudes, et composant, de même que dans ses jours de splendeur, une milice toujours prête à marcher.

Enfin le commerce au déhors n'entre pas, à plus forte raison, dans le génie de ces peuples, et ne peut, sans danger pour eux, s'associer à leurs inclinations. Mais rien n'empêcheroit que le gouvernement ne le fit lui-même avec ses voisins, pour un grand nombre de ses produits. Il devroit surtout protéger, loin de les contrarier, ces relations que les Juifs, les Arméniens, les Grecs tentent opiniâtrément d'établir. Moyennant cet arrangement qui constitueroit les rayas, intermédiaires des Musulmans, ces derniers communiqueroient avec les autres nations, sans craindre les funestes effets d'un rapprochement trop intime. (Voyez la neuvième promenade, tome I).

PLANCHE XII.

Vue de la Caserne et du champ des Morts de Péra.

Toutes les convenances se trouvent remplies dans la grande caserne de Péra, et difficilement on assossieroit avec plus de succès la noblesse à l'élégance. Cet édifice, reste de plusieurs autres également fondés par sultan Sélim, mais que les janissaires ont convertis en décombres, occupe un des sites les plus propres à faire valoir l'architecture. Composé de quatre façades symétriques et semblables à celle qu'ici l'on a sous les yeux, il domine le Bosphore et le faubourg de Péra dont il marque la limite. A l'intérieur il présente une cour spacieuse entourée de portiques et ornée d'une belle Mosquée. Pour être parfait, il ne lui manque que des déhors qui l'annoncent comme il le mérite. Malheureusement son fondateur s'est vu précipiter du trône, avant que tous les travaux de nivellement aient été conduits à fin; ensorte que l'esplanade projetée pour exercer les troupes reste encore à terminer, et ne le sera sans doute que lorsqu'il sera permis au Nizamé Dégédide (nouveau réglement) de sortir de l'amas de ruines sous lequel le fanatisme l'a enseveli. Mais sultan Mahmoud fait chaque jour un pas vers cette époque qui sera celle de la régénération de son empire; et s'il travaille en silence à ce grand œuvre, s'il amène sans efforts le moment de faire connoître ses vastes projets à la nation qu'il gouverne, c'est afin de rendre impuissans les efforts de cette milice déja bien moins redoutable, et qu'à force de persévérance il parviendra à mépriser. Toujours le même depuis que d'une main ferme il a rassemblé les rênes flottantes de l'empire, son guide est l'expérience de ses prédécesseurs qu'il a su s'approprier, et dont il s'aide en homme supérieur. Enfin il réalisera les grandes espérances qu'il fournit à l'histoire.

On voit sur un des côtés du tableau la lisière de cet immense cimetière, qui chaque jour s'aggrandit encore, pour loger les nouveaux hôtes que la mort lui envoie. L'autre coin présente une répétition du premier; et l'on distingue au milieu de ce cadre funèbre, une terrasse sur laquelle est élevé un café où se réunissent les nombreux habitués du grand champ des morts. Une marche d'animaux met sur la voie pour arriver à une fontaine rustique. Les monuments de ce genre, aussi simples que secoubles, et qui donnent à juger de l'empire bienfaisant de la religion, s'offrent fréquemment au voyageur, dans ces contrées.

(Voyez la quatorzième Promen., tom. II, et la dix-neuvième, tom. III.)

PLANCHE XIII.

Vue de l'une des enceintes funéraires d'Eyub.

On doit s'attendre à voir revenir souvent l'idée mélancolique de la mort, dans les esquisses que le poète et le peintre prendront sur les rives du Bosphore. Là cette image se répète si souvent, que les yeux finissent par s'y habituer, et même qu'elle réussit à mêler un certain attrait à l'impression religieuse qu'elle laisse après elle.

Ce dessin la ramène encore; mais ébauchée d'après nature, le crayon l'offre avec la parure qu'elle a dans l'original. Pour se la procurer telle qu'on la voit, il est allé la prendre au milieu d'une multitude de monuments, tous élevés pour en perpétuer le souvenir, et dignes également de faire le sujet d'un tableau.

Si l'on compare les turbés semés sous ces ombrages, avec celui de sultan Suleïman, on reconnoîtra au style infiniment plus modeste qui les caractèrise, qu'ils renferment la dépouille de quelques Pacha morts dans les premiers temps de l'établissement des Osmanlis en Europe. Les tombeaux qui datent du siècle dernier, sont bien moins sévères, et ceux de nos jours affectent une élégance, qui cependant n'outrage pas leur simplicité primitive. Cette observation annoncerait que les mœurs des Ottomans ont éprouvé quelques variations. Elles sont en effet moins austères dans les formes, sans l'être moins quant au fond. Le principe, toujours le même, n'a donc rien perdu de sa force, malgré son alliance avec une sorte de civilisation plus que musulmane, qui du reste ne produit d'effet pernicieux, que chez un très petit nombre de grands, dont la religion ne consiste plus qu'en pratiques extérieures.

Cette nation seroit corrompue avant d'être civilisée, si, trompée par un jour perfide, elle cherchoit à régler ses habitudes sur les nôtres. Mais, très-heureusement pour sa conservation morale et politique, elle est assez sage pour persister dans son obstination à ne ressembler qu'à elle seule.

Pour en revenir à notre dessin; l'œil saisit en poursuivant l'horizon fugitif, l'extrémité d'un tombeau, dans le style moderne, et qui fait pendant au palais d'Hussëin-Pacha, dont il dépend. Les personnages sont des derwischs mewlevis, que l'on reconnoît à leurs bonnets coniques; une hammale ployé sous le faix; des marchands de pains, de gâteaux, de crême de ris, et des femmes qui s'approvisionnent à ces boutiques ambulantes.

En Turquie, toutes les branches de commerce, depuis la banque jusqu'aux négoces du dernier ordre, appartiennent aux hommes. Ce sont encore eux qui vont à la provision, lorsqu'une famille est assez aisée pour avoir un domestique mâle; de manière qu'il ne reste aux femmes que le dépar-

tement de l'intérieur, et même cet apanage se trouve réduit presque à rien puor elle dans les maisons considérables. La législation musulmane appropriée à un climat brûlant, a tellement lacrainte que ce sexe n'acquière cette prépondérance que généralement il lui est si facile de conquérir, qu'elle montre de la défiance à son égard jusques dans les plus petites choses. Bien sûrement, c'est en grande partie dans l'intention d'affoiblir son crédit, qu'elle provoque la division du titre de maîtresse de maison entre quatre têtes, et qu'elle autorise l'esclave à devenir la rivale de l'épouse légitime.

(Voyez la douzième et la treizième Promenades, tome II.)

PLANCHE XIV.

Vue d'Anadoli Hissar.

Ce dessin porte un caractère qui ne s'est point encore offert dans notre collection : je veux parler de cette forteresse dont les tours menaçantes et les murailles découpées en créneaux, contrastent avec l'aspect calme et paisible de la belle campagne qui les environne. Les hauteurs au pied desquelles le château s'élève laissent voir sur le revers qui borde la vallée, le village d'Anadoli-Hissar, à demi dérobé par les ombrages. L'autre versant, que réfléchissent les eaux du Bosphore et qui forme le lointain avec la rive d'Europe, présente cette longue bordure d'habitations turques, qui porte le nom de Kandlgia.

Les villages du Bosphore se composent en grande partie de maisons de plaisance qui revoient leurs hôtes aussitôt que la première hirondelle annonce le retour des beaux jours, et qui ne sont guères abandonnées que lorsque les dernières feuilles cèdent aux influences de l'hiver. Plusieurs même les captivent l'année entière. On peut dire que ceux-là mènent la vie la plus douce selon les maximes des nations orientales, puisque les villes dans ces contrées n'ont à offrir aucun de ces plaisirs qui, chez nous, prêtent des attraits à la saison des frimas. Cette observation sur les mœurs s'étend généralement aux Musulmans, aux Arméniens, aux Juifs, aux Grecs. Les habitants de la capitale, qui jouissent d'une certaine aisance, ont donc des maisons de campagne et des jardins d'agrément, qu'ils se complaisent à cultiver eux-même. Ceux que la médiocrité ou la profession condamne à fixer leur résidence à la ville, s'échappent de leur prison dès qu'ils ont quelques heures à donner à la dissipation, et accourent respirer l'air épuré des champs. S'ils remontent le canal, ils trouvent à chaque pas, sur leur route, des cafés, des pâtissiers, des marchands de fruits et de comestibles. Vont-ils visiter une fontaine, un ombrage tant soit peu fréquentés, ils ont la certitude de pouvoir s'y donner au moins les plaisirs du café et de la pipe; quant aux musulmans d'un rang éminent, ils se font suivre de leur maison dans ces parties champêtres. Mais dans l'une et l'autre classe, souvent les tapis du maître sont étalés sous les ombrages d'Europe, tandis que ses femmes goûtent le même bonheur sur la côte d'Asie, et jamais il n'arrive au promeneur de les surprendre ensemble.

Les rives du Bosphore présentent une continuité de sites tellement frais et si variés, qu'il n'est point étonnant qu'elles enlèvent à Constantinople une partie de ses habitants. Exprimées par deux contre-forts qui courent parallèlement, elles forment une vallée sinueuse dans laquelle viennent déboucher plusieurs affluents. Cette organisation physique doit nécessairement produire la disposition la plus favorable pour les points de vue, puisqu'on jouit d'un aspect nouveau à chacun des coudes fréquents du détroit ; que d'ailleurs les objets y sont rangés par gradins, calculés eux-mêmes d'après une pente douce, d'abord, et d'autant plus roide ensuite, surtout en Europe, que l'on approche d'avantage du canal de la mer Noire, où les deux rives deviennent complètement abruptes.

A présent, si l'on donne la description physique du détroit des Dardanelles, on jugera de suite, en comparant ces deux euripes également vantés, que le premier a cependant sur l'autre une supériorité saillante sous le rapport pittoresque De même que le canal de la Mer Noire, le détroit des Dardanelles se sera formé par la détérioration d'un contrefort qui, partant ici de la chaîne du Mont Ida, barroit, selon toute apparence, le passage, et dont on retrouve la portion extrême dans la Chersonèze de Thrace. Les deux rives s'annoncent vers le point de partage, présumé comme le résultat d'une destruction, ou du moins d'une altération dans le plan primitif; par conséquent elles ne peuvent pas avoir les mêmes attraits, ni se prêter avec autant de complaisance à recevoir ceux dont il est permis à la main de l'homme d'orner la nature. D'ailleurs elles ne jouissent pas comme les autres de l'avantage incalculable d'être aux portes d'une ville immense, qui chaque jour fonde de nouvelles colonies, autour d'elle. Si donc on a comparé quelques fois ces détroits célèbres sans décider positivement en faveur du premier, c'est que l'autre embelli par l'imagination, brille de la parure la plus riche de l'histoire, et que cette portion de terre privilégiée, qui possède les champs de Troyes, les tombeaux d'Ajax et d'Achilles, Abydos, Ægos-Potamos, tous ces souvenirs, enfin, précieusement recueillis par Homère, Hérodote, Thucydide, semble ressusciter les morts, ou du moins vous promène avec eux dans cet Elysée dont la poésie parle avec le plus d'inspiration. (Voyez la XVIII promenade, tome III).

PLANCHE XV.

Vue du Kiosk des eaux douces d'Asie, et du village de Kandeli.

Ce dessin commence où finit celui qui vient de passer à l'exposition. En les rapprochant on a donc une portion de cette riante galerie, encadrée d'après les intentions mêmes de la nature. Les personnages qui garnissent la rive, sont dans l'attente de Sa Hautesse. Sa felouque couverte à la poupe d'un tendelet, vogue précédée de plusieurs caïcs. Les musulmans donnent au cours d'eau qui arrose la vallée principale le nom de Gueuk-Souyou. Cette petite rivière étoit connue des anciens sous celui d'Arétée. L'autre ruisseau, quoique son cours soit à-peu-près aussi long, est cependant moins considérable. Tous deux prennent leur source dans cette chaîne transversale que l'Euxin semble avoir rompu pour opérer sa joction avec la Propontide, et se jettent séparément dans la mer, laissant entre eux un spacieux tapis de verdure qui forme ici le premier plan.

Le voisinage de la capitale et l'exposition la plus heureuse ont contribué puissamment à l'extension de Kandeli ; aussi plusieurs banquiers arméniens ont dans ce village leur maison de plaisance. En les inspectant, on observe que l'opulence sans faste s'est retranchée derrière de modestes lambris, sur lesquels la crainte de la spoliation autant que celle des lois somptuaires, a sagement étendu une teinte grisâtre. Les habitations des musulmans, aussi simples pour le moins que les premières, et surtout plus véridiques dans leur extérieur, jouissent à titre de prérogative de la couleur rouge. Mais cette marque distinctive qui tire son plus grand mérite de l'opinion, commande chez le rayas le plus riche, un respect profond, même pour la plus chétive chaumière ; et bien que cette impression soit due en partie à la terreur dont le gouvernement se plaît à frapper les vaincus, cependant elle est une suite aussi de cette soumission tremblante que le nom des vainqueurs, fortifié par le préjugé et de brillants souvenirs, suffit pour rappeler aux autres. Il est en vérité difficile de se soustraire au sentiment d'admiration que commandent des institutions d'une forme aussi simple, sur-tout aussi invariables quoique transplantées sur une terre étrangère ; et qui conservent aux nations les mêmes traits de physionomie, quelque soit le ciel sous lequel on les prenne.

Souvent la vallée des eaux douces d'Asie reçoit sous ses ombrages les tentes somptueuses et les nombreux habitants du sérail. A l'air le plus frais, à la vue la plus animée, à la campagne la plus riche en fleurs et en fruits, se joignent d'autres accessoires, dans lesquels l'utile est sagement associé au desir de plaire, et qui s'offrent comme autant de témoignages honorables de la munificence éclairée des sultans. Par exemple, le pieux Musulman y trouve une mosquée, une fontaine fondée tout à-la-fois à son intention et pour la commodité particulière de Sa Hautesse, qui, de plus, s'est ménagé un lieu de repos choisi de la manière la plus favorable au paysage.

Les plaisirs les plus bruyants que goûte le maître d'un aussi vaste empire, et auxquels il revient avec une constance que la continuité ne parvient point à lasser, de même qu'au temps des premiers Kalifs, sont encore les plaisirs des champs. Il est vrai qu'il s'enveloppe de toute la pompe de l'Orient, lorsqu'il va visiter la nature; que des felouques resplandissantes le portent et l'accompagnent sur le rivage qu'il daigne aborder; que ses eunuques même le suivent, sans égard pour celle que leur aspect va outrager; que les ombrages sous lesquels ses tentes se déploient, aussitôt se métamorphosent en sérail, et deviennent les témoins de cette flétrissante servitude à laquelle se condamnent ces esclaves dorés, qui, pour lui plaire ont renoncé à la dignité d'homme, ainsi qu'aux droits politiques; mais enfin à travers ce masque transparent, l'habitant du désert se laisse aisément deviner. Comme lui, et de même que le dernier de ses sujets, ce monarque devant lequel se prosterne une partie de la terre, aime à voir un coursier franchir la carrière; à suivre de l'œil un trait que sa main a lancé ; à faire exécuter sous ses yeux, des exercices où la force et l'adresse triomphent tour-à-tour. Pourquoi n'est-ce point dans la seule intention de se faire aimer, qu'il se pare du titre fastueux d'ombre de Dieu sur la terre, ou par quelle subversion d'idée l'étiquette trompeuse commande-t-elle au respect de prendre pour lui l'attitude de la crainte?.... Au reste, cette réflexion tient à l'énorme distance qui sépare le Bosphore des rives de la Seine, et se ressent de l'air épuré, qu'enfin nous respirons.

Ceux que le sort favorable a fait naître à l'ombre consolante des lis, et qui tout en lisant le portrait de sultan Mahmoud, dansmon livre, peuvent contempler cette famille auguste, à laquelle Henri IV a laissée intacte la portion la plus précieuse de son héritage; ceux-là, dis-je, s'étonnent sans doute que j'aie compté chez le prince ottoman comme une qualité éminente, cette sévérité inexorable qu'un sultan est en effet condamné à déployer à toutes les heures, s'il ne veut pas être l'esclave ou devenir la victime d'une milice toujours prête à se soulever. Moi-même, aujourd'hui je ne relis pas cet éloge sans me demander comment j'ai pu le tracer?... Mais, lorsque j'écrivois ces pages, j'avois en perspective les murs du sérail, et jamais encore il ne m'avoit été accordé de reposer mes regards sur les fils d'Henri.









VUE DE L'UNE DES ENCEINTES FUNÉRAIRES [illegible]





VUE DU KIOSK DES EAUX DOUCES D'ASIE

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE XVI.

Vue de la côte d'Asie, depuis la montagne du Géant jusqu'au cap de Tchiboucli.

L'œil parcourt dans ce dessin un espace de plusieurs milles où la nature n'a laissé subsister aucune négligence. Plus affectueuse peut-être pour certaines parties du paysage, mais par-tout libérale et même prodigue, on retrouve à chaque pas une mère inspirée par la tendresse, qui s'est plue à parer sa fille chérie pour le jour de son hymen. L'artiste, placé sur la côte d'Europe, à Jeni-Keuïu, d'abord a esquissé la montagne du Géant et le bois de lauriers qui la couronne. Ensuite il est descendu de ce point dominant pour indiquer le moulin impérial et la vallée du Grand-Seigneur, que ses massifs de verdure rendent bien reconnoissable. Poursuivant son étude successivement, il a compris dans son cadre les villages de Jali-Keuïu, de Beïkos, d'Ingir-Keuïu, les ombrages de Sultanié, ceux de Tchiboucli qui se rattachent au village de Kandlgia, c'est-à-dire au lointain de la quatorzième planche; en sorte que déja l'on connoît en détail une bonne part de la rive d'Asie, puisque d'un autre côté nous atteignons ici l'entrée du canal de la mer Noire. Pour animer la scène, il a suffi de saisir au passage quelques uns de ces nombreux caïcs qui croisent et se poursuivent sur le Bosphore.

On peut juger, d'après ce dessin, que la culture sur les bords du canal est bien plus active dans les vallées et sur le rivage qu'au sommet de la chaîne, où le plus souvent même l'on chercheroit en vain des traces de son existence passée. Là les bruyères, les lauriers et les chênes verts, formant un fourré presque impénétrable, annoncent une terre vierge, et pourroient laisser croire au voyageur qu'il est le premier homme qui ait mis le pied dans cette contrée. Cependant la vigne y prospéreroit, puisque la côte opposée montre fréquemment sur ses revers des tapis de pampres, uniquement redevable de cet avantage à ses habitants, qui pour la plupart sont chrétiens. En revanche, la rive d'Asie produit en plus grande abondance des légumes et des fruits d'une qualité supérieure. Rien, par exemple, n'est à comparer aux raisins, aux pêches de Chalcédoine, aux figues d'Ingir-Keuïu, aux grenades, aux amandes de Scutari. Constantinople à elle seule absorbe toutes ces productions et bien d'autres de même nature que lui envoient les îles des Princes, sur-tout le rivage de la Propontide, disposé pour elle en jardin potager depuis la pointe de Chalcédoine jusqu'à Nicomédie, et planté en arbres fruitiers de manière à présenter un verger continu sur cette longue lisière qui sépare de la mer le pied des monts Arganthon. Ces immenses approvisionnements, au profit du régime végétal, n'empêchent pas le riz et les dattes de l'Égypte d'arriver avec profusion; les oranges, les limons, les figues sèches de l'Archipel et de Smyrne, de prendre la route de Constantinople aussi souvent que les vents favorables soufflent; Alep, de trouver à débiter avec avantage ses pistaches sur le même marché; les côtes de la mer Noire, d'expédier sans relâche pour ce port des noix, des pommes, et généralement tous les fruits que produisent l'ancien royaume du Pont ainsi que la Bithynie. Ce tableau abrégé des principaux articles de consommation de la vie animale ne doit laisser aucun doute sur la sobriété des nations qui se font une loi de ce régime frugal.

On peut dire qu'en général les Orientaux sont friands et nullement avides, à en juger par leur goût prononcé pour les pâtisseries, qu'ils savent diversifier à l'infini; pour les conserves, les confitures, qu'ils ont portées à la perfection; pour cette grande variété de boissons rafraîchissantes et d'opiates dont ils usent; à en juger enfin par cette longue série de préparations gastronomiques dans lesquelles ils font entrer le sucre et le miel. Jamais cependant on ne les voit mêler ces assaisonnements au café; tout au contraire, ils provoquent son amertume en le présentant immédiatement après la première ébullition, sans décanter ni laisser reposer la liqueur. Le riz est la base fondamentale de leur nourriture. On sert en même temps les viandes et les fruits, l'usage consistant à passer indifféremment des unes aux autres; en sorte que leurs dînés sont de véritables ambigus. Cependant, comme les disques de métal sur lesquels on fait le service offrent une médiocre superficie, les mets apprêtés n'arrivent que successivement. Mais, s'ils sont nombreux chez les grands, d'un autre côté ils ne paroissent que pour permettre d'en goûter; de manière que les repas ne se prolongent guère au-delà d'une demi-heure, et qu'il est impossible de dépasser les bornes de la sobriété. Peut-être que les Musulmans, du moins les Constantinopolitains, ne se montrent pas aussi rigoureux à respecter les lois de la tempérance. Néanmoins les infractions de ce genre ne sont jamais apparentes, et par conséquent n'occasionent aucun scandale public. Pour tâter la nation sur cet article délicat et parvenir à démêler ce penchant, il faut prendre les individus séparément; car des témoins de la même croyance suffiroient pour leur en imposer et les engager à se contraindre. Ce point de religion pratique est le seul à-peu-près sur lequel ils pourroient être relâchés, ou qu'ils ne respectent pas scrupuleusement. Mais les délinquants rachètent leurs fautes en ce genre par une observance à toute épreuve des autres devoirs prescrits par le Koran. On auroit donc grand tort de partir de cette infraction, qui d'ailleurs est loin d'être générale, pour en conclure que l'empire de la religion est affoibli chez eux.

Une nation qui a su défendre ses mœurs contre cette altération presque invincible que le temps laisse à sa suite, doit donner aux autres une haute opinion d'elle, et ses facultés peuvent raisonnablement se mesurer sur les plus grandes entreprises. Celle dont nous parlons, loin de ressembler à ces peuples déchus, quoi qu'on en dise, tout au contraire est neuve encore, au point même qu'il n'y auroit rien d'étonnant à ce qu'elle reparût un jour avec éclat sur la scène du monde. Pour que ce phénomène prétendu s'opérât, il suffiroit que son gouvernement usé, et que l'on confond si improprement avec elle, se mût en vertu d'une puissance plus active; il faudroit aussi que les rouages de la machine, depuis long-temps sans relations entre eux, rentrassent sous les lois de l'harmonie: c'est-à-dire que ce seroit à ce gouvernement barbare à tendre de tous ses moyens vers la civilisation en adoptant les nouvelles théories d'économie politique, de législation militaire, de sûreté intérieure. Quant à la nation, ébranlée par ce levier puissant et défendue contre les innovations morales, elle deviendroit sans préparations un instrument terrible.

PLANCHE XVII.

Vue de la fontaine de Scutari.

La fontaine de Scutari, bien moins chargée d'ornements que celle de Top-Khané, et même que la fontaine du sérail, mais la plus remarquable parmi nombre d'autres du même genre qui décorent l'intérieur et la campagne de Constantinople, méritoit avec d'autant plus de raison d'être esquissée, qu'elle offre un exemple de la noble simplicité qui caractérise sa classe. Pour obtenir la préférence, elle faisoit d'ailleurs valoir le nom de Chrysopolis, que portoit dans un temps sa ville natale, cette terre antique où elle s'élève, les objets féconds en prestiges qui l'entourent; elle se prévaloit aussi avec raison des charmes du site. On a cherché à lui conserver, parmi ces avantages, tous ceux que le dessin peut exprimer; et dans cette intention, la perspective est partie de ce monument pour rendre, en faisant fuir le plan, la portion du rivage que Scutari couvre. On jouit donc encore ici de plusieurs accessoires qui permettent de juger en détail du principal faubourg de Constantinople, dont le lointain de la dix-huitième planche offre l'ensemble. L'ami des arts, en le parcourant, s'arrête fréquemment pour admirer les belles mosquées qui ornent ses quartiers spacieux et généralement solitaires; sur-tout il est attiré par l'ombre de Sélim dans ces lieux, qui, à tous les pas qu'on y fait, parlent de ce prince, l'honneur de sa nation, offrant, jusque même dans les ruines qu'ils conservent, des matériaux précieux à l'histoire. La campagne de Scutari, de son côté, éveille d'autres sensations, inspire un autre genre d'intérêt. Mais c'est en s'égarant dans son vaste cimetière; c'est en atteignant le sommet de Bugurlu, en visitant le kiosk du grand-seigneur, celui de la Validé; c'est au milieu de ses champs plantés d'amandiers, de pêchers, de lauriers et de vigne, qu'on peut espérer voir germer et éclore ces émotions voluptueuses que le souvenir suffit ensuite pour réveiller.

La sérénité du ciel, la transparence et le calme des eaux, l'état de repos des figures, toute l'expression de ce dessin tend à rendre une de ces journées paisibles où les vents, de concert, laissent s'écouler les ondes du Bosphore sans accélérer ni ralentir leur cours. Les fabriques, en avant desquelles on voit des fumeurs mollement étalés sur des estrades garnies de tapis et de coussins, sont autant de cafés; et l'on peut dire des êtres animés qu'ils goûtent le souverain bonheur. Cet amour du repos tient beaucoup au climat sans doute: cependant il est plus particulier aux habitants des villes; car le Turc campagnard n'en est point atteint; et même ce penchant forme un contraste marqué avec l'esprit inquiet du Tartare; avec la mobilité de l'Arabe, toujours en mouvement dans ses brûlantes solitudes. D'ailleurs le citadin ne se détermine aussi difficilement à faire usage de ses jambes que parceque la vanité lui enseigne à mépriser cet exercice. La marche théâtrale qu'il affecte appuie cette observation; et ce qui la confirme, ce sont ces deux bras d'emprunt qui viennent au secours des grands toutes les fois qu'ils se trouvent condamnés à remplir en public cette fonction, selon eux plus humiliante que pénible. On doit observer aussi que le cheval restitue aux Orientaux l'agilité qu'ils perdent aussitôt qu'ils sont à pied; sur-tout qu'il leur rend à leurs propres yeux la noblesse, dont ils se croient déchus pour peu qu'ils soient privés de ce titre. L'opinion agit donc en cela plus fortement sur eux que le climat et le penchant naturel.

(Voyez la seizième Promenade, tome II.)

PLANCHE XVIII.

Vue de la vallée de Dolma-Baktché.

Ce vallon, situé sur la côte d'Europe, en face de Scutari, vient immédiatement après le quartier de Fondoukli, qui lui-même fait suite à celui de Top-Khané. Le grand champ des morts de Péra s'est emparé de la plus grande partie de son versant méridional. Sur l'autre on voit un kiosk dépendant du palais de Dolma-Baktché. Un ruisseau, alimenté par plusieurs ravins, l'arrose. Sur les bords de ce cours d'eau des cafés s'établissent en grand nombre dans la belle saison, sous des tentes spacieuses et bien décorées: accessoire qui ajoute beaucoup à l'effet du tableau.

Le point de vue a été pris sur un sentier qui du débouché de la vallée conduit à une terrasse couronnée de pins. De là, jouissant d'un certain commandement, sans dominer cependant de manière à nuire au relief que les objets doivent toujours conserver dans un dessin bien ordonné, on a mis à profit les avantages de la station pour offrir la côte d'Asie en la faisant servir de fond au tableau; pour montrer de plus près la tour de Léandre, célèbre par les fables que les Musulmans racontent à son sujet, et qu'on voit assise sur un rocher qui s'élève

du sein des eaux à mi-canal; pour esquisser le kiosk impérial, les tentes, d'autres accidents du paysage; enfin pour donner une idée de ces représentations nationales dont les Osmanlis sont aussi avides que les anciens pouvoient l'être des jéux du stade, du cirque, et de l'hippodrome.

Le dgirite, qui anime ces cavaliers à se poursuivre dans la plaine, et motive cette réunion de spectateurs de tout âge, de tout sexe, groupés sur le revers de l'éminence d'où le kiosk domine le champ de bataille, rapproche beaucoup la nation ottomane de cette autre qui apprit à vaincre dans les jeux olympiques. De même que les Grecs, ceux dont nous parlons tiennent à haut prix une victoire due à la force, à l'agilité, à l'adresse. Le genre d'exercice qui l'obtient ennoblit tous ceux qui s'y livrent, quel que soit leur rang; et les yeux des spectateurs, respirant cet intérêt touchant que les jeux de la Grèce savoient si bien éveiller, suivent le vainqueur à travers la mêlée, où jamais il ne s'engage sans avoir reconnu d'avance l'échappée qui lui fournira le moyen d'en sortir.

Ce jeu, plein de noblesse, consiste, comme on sait, à lancer et à éviter une javeline tout en maniant son cheval au galop; et souvent on voit les acteurs atteindre le but avec une dextérité sans égale, malgré sa mobilité trompeuse. Considéré sous le rapport des résultats, le dgirite peut rivaliser avec la lutte, le pugilat, le pancrace, et doit même obtenir la préférence sur ces exercices. Il l'emporte encore sur les courses de chars, dont tout le mérite dépendoit de la vitesse des chevaux et de l'adresse du conducteur à doubler la borne. Nous n'étendrons pas plus loin cette comparaison, qui d'ailleurs cesse d'elle-même dès l'instant où Pindare paroit avec sa lyre pour célébrer les vainqueurs et recevoir des couronnes. Mais, sans passer les limites posées entre les exercices du corps et ceux de l'esprit, nous croyons ne point tomber dans l'exagération en plaçant celui qui développe en même temps toutes les facultés physiques, et qui enseigne à une nation guerrière l'emploi qu'elle peut en faire, en le plaçant, dirons-nous, avant ceux qui avoient pour objet de former des athlètes, puisque son utilité se trouve démontrée par l'application même, et que tous sont en droit d'aspirer, en le cultivant, à obtenir des succès. A présent le mettre en parallèle avec les combats sanglants de l'amphithéâtre ne serviroit qu'à faire prononcer la condamnation de ce peuple familiarisé avec les proscriptions; de ce peuple vil esclave des Néron et des Caligula, qui se montroit féroce jusque dans ses amusements, et ne fut jamais plus barbare qu'à l'époque même où il se croyoit parvenu au degré le plus éminent de la civilisation.

Tous les jeux qui sont l'image de la guerre, ou qui ont avec elle des rapports intimes, obtiennent la préférence de la part des Ottomans, qui même, à le bien prendre, n'en connoissent pas d'autres. C'est par cette raison qu'ils associent au dgirite le tir de l'arc et de la carabine: genres d'exercices dans lesquels ils ne développent pas moins d'adresse. D'un autre côté, chacun sait que les échecs doivent leur invention aux Arabes; les Turcs aussi, ou pour mieux dire les Moslem en général, font leurs délices de ce jeu, dont on ne peut mieux comparer les combinaisons multipliées qu'aux marches et contre-marches de deux armées en présence. Jamais le grave Musulman ne compromet sa dignité, au point de former des pas cadencés au son d'un instrument; jamais non plus, s'il tient un rang dans le monde, ou seulement s'il a une existence assurée, il ne fait vibrer la corde sous l'archet, ni parler la flûte. La musique, confondue avec les professions mécaniques, est le partage d'une corporation d'artistes qui se recrute dans les deux sexes, et qui les amuse avec le secours d'un assez grand nombre d'instruments, tous perfectionnés d'après le goût national. Quant à la danse, il n'est permis qu'aux femmes de s'y adonner, soit par état, soit par amusement; en sorte que les baladins sont tous étrangers à la croyance de Mahomet.

L'art dramatique se borne à des parades indécentes et grossières, dont quelques compagnies juives ont le mérite sous le rapport de l'exécution et de l'invention. Souvent il suffit à un débutant, pour obtenir des succès, d'être doué d'un physique qui prête à la bouffonnerie; et, dans ce cas, il est d'autant plus goûté qu'il a davantage à se plaindre de la nature. Par exemple, certains emplois exigent impérieusement une bosse, qui, lorsqu'elle se présente en duplicata, promet un triomphe complet à l'artiste pour peu qu'il sache tirer parti de cet avantage. Enfin, dans ces divertissements, réservés pour les grandes occasions, des hommes travestis remplissent toujours les emplois de femme, par respect pour ces mêmes mœurs que le dialogue et la pantomime blessent sans ménagement. Du reste, cette contradiction qu'on croit remarquer d'abord, cesse en réfléchissant que l'on explique et observe les lois de la décence d'une toute autre manière chez ces nations que parmi nous.

Mais, si l'art dramatique est le côté foible des Ottomans, on peut dire que la dépravation de goût qu'il annonce forme un contraste frappant avec leur manière d'être habituelle. D'ailleurs il porte avec lui sa justification toutes les fois qu'il a pour objet de relever les ridicules des gens en place; car souvent aussi ses auteurs s'érigent en Aristophanes, empruntant même, comme à Athènes, le masque de leurs originaux, ou bien les signalant par des allusions qui, sans avoir le mérite de la finesse, ne manquent pas de gaîté. Voilà encore un contraste; cependant il doit être à l'abri du blâme, puisqu'il tire vengeance des actes irréguliers d'un gouvernement qui, semblable à la règle de plomb, se ploie à tous les caprices, aux moindres passions des gouvernants.

Les femmes laissent percer infiniment plus d'enjouement dans leur conversation, et à plus forte raison dans leurs amusements. Si même elles ne le portent jamais jusqu'à cette aimable folie qui fait si bien valoir les graces de leur sexe chez nous, c'est qu'elles sont contenues par la gravité des hommes. D'ailleurs l'éducation tend sans relâche à réprimer ce penchant qu'elles ont aussi à céder au ris; enfin il est aisé de voir qu'elles ne sont pas à l'unisson avec l'autre sexe.

Les jeux de l'enfance s'annoncent d'abord aussi bruyamment que les nôtres; mais ils prennent bien plus tôt le caractère sérieux, au point même que le jeune Musulman attend à peine l'âge de puberté pour régler son maintien sur celui de son père. A cette époque l'exercice du cheval lui est déja familier, et ne tarde pas à effacer dans son inclination jusqu'au souvenir de tous les amusements qui quelques instants avant le charmoient. C'est un fruit hâtif dont on avance la maturité, afin de le cueillir aussitôt qu'il pourra se reproduire; tellement qu'il est père à cet âge où ailleurs l'on n'a pas même fait son entrée dans le monde. Mais cette marche calculée de l'éducation rentre parfaitement dans le grand plan du législateur, et prépare d'une manière admirable les matériaux d'un chef-d'œuvre. (Voyez la vingt-deuxième Promenade et quelques autres Promenades, t. III.)

PLANCHE XIX.

Vue de Thérapia.

Cette vue est prise du café qu'on trouve au fond du port. Elle n'offre, il est vrai, qu'une moitié des hauteurs qui l'enferment; mais l'artiste a eu l'attention de choisir la partie la plus pittoresque du site. D'ailleurs, en se restreignant, il s'est ménagé le moyen de mieux saisir les détails gracieux dont cette rive est semée, tandis que son premier plan lui a fourni l'avantage de faire connoître de près un de ces lieux de délices où la pipe, le café et le repos, par leurs seuls attraits, captivent une foule d'amateurs.

Ceux que l'on voit ici rassemblés sont pour le plus grand nombre des Grecs, au milieu desquels on distingue quelques Musulmans égarés dans ces lieux; car ils ne s'y montrent qu'en passant. Afin d'exprimer que les premiers composent la presque totalité de la population de Thérapia, on a choisi pour coin de tableau des dames de la même nation dont la toilette est dégagée de toutes les entraves que ce sexe, esclave des lois somptuaires les plus austères, traîne avec lui chez les Arméniens et les Musulmans lorsqu'il sort de derrière ses jalousies. Cet épisode sert à se faire une idée de l'élégance et du costume des femmes dans le harem, ce dont on n'a pu juger jusqu'ici, puisque c'eût été choquer la vraisemblance que d'en mettre en scène par-tout ailleurs sans les envelopper du féredgé; il donne encore la mesure de la liberté dont on jouit à Thérapia.

Là on parle avec une égale pureté la langue de Démosthène et celle de Racine; on y trouve chez les deux sexes une instruction solide, jointe à tous ces agréments dont l'éducation s'aide pour donner le dernier fini à son ouvrage; on observe un mélange heureux des mœurs orientales et des nôtres; enfin les frontières de ce petit territoire établissent une ligne de démarcation frappante au premier abord, et d'autant plus sensible ensuite qu'on fait une étude plus approfondie des nations limitrophes.

(Voyez la XVIIe Promenade, tom. II; la XXIe, la XXIIe et la XXIIIe, tom. III.)

PLANCHE XX.

Vue de la partie septentrionale de Constantinople, depuis la tour de l'Aga des Janissaires jusqu'au palais d'Hussein-Pacha.

Pour s'orienter dans ce dessin, il suffit de se porter en imagination sur la hauteur du palais d'Angleterre, signalée dans la onzième planche comme une station d'artiste. On trouve encore ici, en détaillant le dernier plan, la mosquée de Suleïman et la tour du Janissaire-Aga, qui limitent à l'ouest la sixième planche; en sorte qu'on peut les rattacher et suivre sans peine la relation que nous nous sommes appliqués à conserver. L'aquéduc de Valens vient ensuite. Il franchit la principale dépression de la crête, et s'étend depuis la Suleïmanie jusqu'à la mosquée de Mouhamed, qu'on peut reconnoître aux deux minarets qui accompagnent son dôme. Plus loin est la mosquée fondée par Sélim Ier. Elle s'annonce de même que Mouhamed-Dgjamissi, dans l'éloignement; mais, vue de près, elle reste au-dessous d'elle pour la magnificence. Continuant sa route, on arrive au quartier des Blakernes, qui touche à l'enceinte de terre, et dans lequel on voit les ruines de ce palais du moyen âge, révérées par les uns sous le nom de Constantin, par d'autres sous celui de Bélisaire, et cependant qui ne retracent pas plus la Magnaure que le siècle de Justinien. Si l'on suit le rivage, on parcourt successivement les quartiers de Balata et du Fanal, qui possèdent la mosquée des Roses, plusieurs églises grecques, et qui sont habités, l'un par des Juifs, l'autre par les anciens possesseurs de Constantinople. Le premier plan présente le petit champ des morts, à partir des sommités de Péra jusqu'au palais du grand-amiral. Cette vue enfin complète le pourtour du port, depuis son entrée jusqu'à sa partie la plus enfoncée dans les terres; en même temps elle achève, en se rattachant à la première et à la sixième planches, de montrer en détail les revers du contre-fort sur lequel Constantinople s'élève. On a donc fait extérieurement le tour de cette ville immense, si toutefois l'on en excepte le côté de terre; mais, comme il ne prête pas à beaucoup près autant à l'effet que les deux autres, on a cru pouvoir négliger de le comprendre dans cette collection. D'ailleurs n'avons-nous pas donné son point de vue le plus intéressant dans notre esquisse des Sept-Tours, en faisant connoître tout à-la-fois deux monuments célèbres et la triple enceinte? (Voyez la dix-septième Promenade, tome II.)













VUE DE CONSTANTINOPLE, DEPUIS LA [illegible] DU CÔTÉ DE PÉRA

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE XXI.

Vue de la Vallée de Buyuk-Déré.

Buyuk-Déré signifie en langue turque *Grande Vallée.* Les anciens donnoient le nom de Καλὸς ἀγρὸς (*le bon champ*) à ce même site, qui justifie également ces deux dénominations, et que nous avons signalé dans notre Voyage comme l'un des points de repos les plus attrayants du Bosphore. La vallée de Buyuk-Déré a de plus l'avantage de se rattacher vers son origine à celles de Baktché-Keuïu et de Belgrade; par conséquent de fournir une relation heureuse entre le rivage et les sites de l'intérieur des terres, qui sont, à juste titre, les plus réputés; enfin, placée dans le voisinage de Buyuk-Déré et de Thérapia, villages du Bosphore les plus considérables et les mieux habités, cette belle prairie est, à proprement parler, une promenade publique, à raison de l'affluence que l'on est certain d'y trouver, du moins dans les jours de fête.

L'original offre, il est vrai, des individus de toutes les nations: il sembleroit donc qu'on auroit dû ajouter quelques Francs aux figures qui animent cette esquisse; mais notre costume mesquin nous rapetisse tellement lorsqu'il est mis en parallèle avec les amples vêtements des Orientaux, que l'introduire ici eût été nous faire tort à nous-mêmes, tout en nuisant à l'effet du paysage. A l'ombre de cet énorme bouquet de platane qui occupe avec tant de majesté l'avant-scène, et que le voyageur n'oublie pas de visiter, on a préféré placer des Musulmans dans les différentes attitudes religieuses, et ce recueillement édifiant que la prière leur prescrit. Tournés vers l'Orient, leurs ames, portées sur les ailes de la pensée, s'élancent vers celui dont la puissance s'annonce par des milliers de témoignages irrécusables, dans ces lieux où la nature, d'après ses ordres, s'est propose le grandiose. Comme si l'humanité se fût entendue avec elle, ou du moins l'eût devinée, pour son compte elle a prescrit à l'art de travailler d'après ce plan, en y joignant les accessoires les plus propres à le faire valoir; et l'art docile pouvoit-il rien imaginer de plus convenable que cet aqueduc imposant qui s'appuie sur les deux crêtes, traversant la vallée à sa naissance, c'est-à-dire à trois milles de son confluent? Il sembleroit même n'avoir agi que par inspiration, tandis que l'utilité seule le conseilloit.

Ce monument est celui dont nous avons parlé sous le nom de Baktché-Keuïu. Si l'on recourt à notre IVe Promenade, on verra qu'il reconnoit Mahmoud Ier pour fondateur, et qu'il transporte sur le plateau occidental du Bosphore les eaux destinées aux quartiers de Péra, de Galata, de San Demetrio, et fournies par les sources qui arrosent le vallon de Dgendéré ou de Baktché-Keuïu. Cette même promenade est en partie consacrée à visiter les nombreux travaux hydrauliques auxquels Constantinople est redevable de l'eau qui l'abreuve, et dont les premiers Empereurs d'Orient ont dû jeter les fondements, puisque leur capitale ne pouvoit, pas plus alors qu'aujourd'hui, se passer de ces moyens auxiliaires. Les vastes citernes laissées par Constantin ainsi que par ses successeurs, et que les Ottomans dédaignent d'employer selon le véritable motif de leur institution, c'est-à-dire comme réserve en cas de siége ou de disette, ces monuments imposants, disons-nous, se rattachent encore d'eux-mêmes au système, et déposent en faveur de son grand âge, confirmé d'ailleurs par les auteurs byzantins. Dans le cours de nos promenades nous avons passé en revue les citernes de Constantinople à mesure qu'elles se sont offertes à notre inspection; mais on peut trouver tous ces détails rassemblés dans le même cadre, en ouvrant, au chapitre VIII du livre II, l'ouvrage que M. le général Andréossy vient de publier. Chargé par cet ambassadeur de reconnoître et de décrire les citernes anciennes de Constantinople, j'ai assez bien réussi pour que l'auteur ait daigné accorder à mon travail une place dans son livre.

Revenant à notre dessin, on voit sur le premier plan une de ces voitures (arabas) dont les femmes de ces contrées font un de leurs principaux amusements. Sur la gauche on distingue des habitations parsemées au milieu des ombrages, et qui dépendent du village de Kéféli-Keuïu; dans la prairie on a rassemblé un troupeau conduit par un pâtre bulgare, dernier trait qui complète la ressemblance. Enfin, on retrouve dans cette copie scrupuleusement fidèle, tout ce qui caractérise et fait aimer l'original. (Voyez la quatrième et cinquième Promenade, tome Ier.)

PLANCHE XXII.

Vue du binde de la Validé.

Le binde de la Validé est voisin de Bakthé-Keuïu, village grec situé à la naissance de la vallée du même nom, et sur la route qui mène de Buyuk-Déré à Belgrade. Les conditions prescrites par la vraisemblance sont donc remplies, relativement à la romeca, qui se présente ici comme épisode. Cette danse grecque est même d'autant mieux à sa place dans cette retraite cachée, que la gaîté, chez les Musulmans, n'a pas le droit de rire tout haut ni trop publiquement. Quant à la pantomime qui la caractérise, on en trouve l'explication dans la quatrième promenade. L'action s'applique à rendre les détours perfides du labyrinthe de Crête, ainsi que les angoisses de l'infortunée Ariadne dans ce terrible moment où le fils d'Égée étoit aux prises avec le Minotaure. L'amour de la danse, et généralement de tous les stimulants de la gaîté, est un trait caractéristique de la nation grecque, tandis qu'on reconnoît au contraire le Musulman à sa gravité inaltérable, ainsi qu'au mépris qu'il affecte pour tout ce qui peut la contrarier. Plus d'une fois nous nous sommes appliqués à faire sentir cette différence tranchante dans la galerie de tableaux, où nous avons rassemblé les portraits des diverses nations de l'empire ottoman. Saisir la physionomie particulière et bien distincte de chacune d'elles étoit un sujet d'étude nouveau, et qui a surtout exercé nos crayons; mais avoir été assez heureux pour attraper la ressemblance de manière que le lecteur, au premier coup-d'œil, pût reconnoître les originaux, seroit un succès qui contenteroit notre ambition bien au-delà de nos espérances; aussi n'osons-nous pas nous flatter de l'avoir obtenu.

Un effet de paysage que l'artiste n'a pu indiquer, mais qu'il nous appartient de faire pressentir, c'est le lac paisible formé par la retenue à la partie supérieure du binde. La surface unie et la transparence des eaux, la fraîcheur et le touffu des ombrages qui les encadrent, tout en présentant l'image du calme le plus parfait, ajoutent singulièrement au mérite de la solitude absolue qui caractérise ces lieux.

On a cherché à rendre les détails d'architecture ainsi que le plan adopté pour les bindes, qui ne sont autre chose que des barrages en maçonnerie établis à la naissance des vallées ou des ravins pour recueillir leurs eaux. On doit voir que ces constructions tirent leur principal mérite de la solidité, mais que l'élégance, ou pour mieux dire la noblesse, est prise aussi en considération, du moins dans les bindes, qui portent les noms des sultans, ou qui rappellent la piété de leur mère. Le Musulman croit se rendre aussi agréable à Dieu en consacrant des fondations à l'utilité publique, qu'en exerçant sa munificence envers le culte. Aussi une fontaine, un caravansérail établis sur une route privée d'eau ou d'asiles, sont à ses yeux des actes aussi méritoires que l'érection d'une mosquée. La piété est toujours le principal motif qui le conseille; l'amour-propre ne vient que bien après Quant à la vanité, elle ne se fait tout au plus remarquer que dans les fondations des sultans et des grands; encore perd-elle, jusqu'à un certain point, son caractère orgueilleux par son association avec l'humble piété qui toujours se retrouve et domine; c'est-à-dire que la religion commande chez les Moslem d'un ton bien plus absolu et en même temps plus persuasif que dans les autres croyances, et que le législateur a su en faire le mobile de toutes les actions, le régulateur de toutes les affections, de tous les sentiments.

Quelle persévérance de la part de ceux qui, depuis tant de siècles suivent la même route, sans qu'on remarque chez eux des déviations sensibles, ou du moins une tendance à s'écarter du but! Où trouve-t-on une législation aussi simple, et dont les résultats sont pourtant si supérieurs à ceux que fournissent ces machines composées, dans lesquelles l'art est obligé de faire entrer toutes les lois du mouvement, sans que la somme de tous ces moteurs particuliers puisse équilibrer ce levier auquel est appliquée une force unique? Si l'on consulte l'histoire, dans combien d'écarts les disciples de Moïse ne sont-ils pas tombés, et combien de fois ne les a-t-on pas vus abandonner la loi divine pour aller se prosterner devant le veau d'or ou les autels de Baal. D'ailleurs leur croyance ne fit qu'un petit nombre de prosélytes, comparativement à cette multitude d'adeptes qui vint se ranger sous l'étendard de Mahomet aussitôt qu'il fut déployé; et la valeur qui, dans un temps, caractérisoit la nation juive, ne put cependant la sauver de la captivité de Babylone, ni braver avec avantage les tentatives répétées des Romains pour se rendre maîtres du temple. Les Égyptiens, quoique la religion exerçât sur eux un empire absolu, jamais ne furent des héros. Si l'on excepte le règne de Sésostris, la seule époque de leur histoire qui mérite l'épithète de glorieuse, ils s'offrent bien plus souvent vaincus et subjugués que triomphateurs. On doit dire aussi que leurs institutions ne tendoient point, comme celle de Moïse, à les rendre guerriers; à plus forte raison elles étoient loin de se proposer à l'exemple du Koran, d'en faire des conquérants. Le génie de Sésostris, plus fort que ces institutions, eut tout le mérite de cette anomalie tranchante qu'offrent les annales de ce peuple, soumis au gouvernement théocratique.

Les Chinois, cette nation la plus immuable de toutes celles nommées dans l'histoire, et que son manque d'énergie, sa persévérance à observer ses antiques coutumes, rendent si fort ressemblante aux Égyptiens, comme eux paroît n'avoir été créée que pour cultiver les sciences et les arts dans les loisirs de la paix. Les Musulmans ont communiqué leur humeur belliqueuse à tous ceux qui se sont associés à leur croyance et à leur gloire; ils ont su même rendre plus redoutables ces nombreux essaims échappés de la Scythie, et qui sont venus les renforcer. Les Chinois, au contraire, frappent d'inertie les conquérants sauvages qui se font un jeu d'escalader ces barrières élevées par la foiblesse sur les confins de leur empire; et l'influence de leurs lois pacifiques s'étendant aux vainqueurs, finit toujours par les subjuguer; en sorte que les enfants de la même mère, régénérés par les uns ou du moins ennoblis, s'abâtardissent et s'énervent par leur fusion avec les autres. D'ailleurs, loin d'emplir le monde

du bruit de ces exploits qui font craindre et respecter une nation, les disciples de Confucius, à raison de leur pusillanimité, sont continuellement exposés à devenir la proie d'un conquérant. Quant au reproche si peu fondé que l'on fait à l'islamisme de réprouver la culture des sciences, pour y répondre victorieusement, il suffit de citer les califes de Bagdad, de Cordoue, les Fatimites, nombre de sultans, et tous les trésors de la Bibliothéque orientale.

Les Assyriens, les Mèdes, les Babyloniens, qu'on nous dépeint à-peu-près avec la même physionomie, et sur lesquels la religion exerçoit un empire également absolu, n'ont pas de couleur nationale prononcée. On auroit même de la peine à les distinguer les uns des autres, si les chefs, qui en firent les instruments de leur ambition et s'en servirent pour s'arracher le sceptre de l'Asie, n'aidoient à les reconnoître à travers cette teinte uniforme et monotone que répand le despotisme. Mais en admettant encore que la législation eût une part dans leurs entreprises et préparât leurs succès, ces mêmes succès ne furent pas à beaucoup près aussi glorieux, sur-tout aussi rapides et durables que ceux qui couronnèrent l'islamisme au berceau. Les Perses, régénérés par Cyrus, quoique leurs traits fussent plus caractéristiques que ceux des nations auxquelles ils succédèrent, ne purent s'emparer d'un petit coin de terre bien moins étendu que la province la plus limitée de leur vaste empire, et furent subjugués par une poignée d'hommes, qui se perdit à son tour dans cet océan. A présent, si l'on examine les peuples qui se font remarquer dans l'histoire par des institutions politiques particulières, on trouvera que leur règne ne fut pas à beaucoup près d'aussi longue durée que celui promis à l'islamisme, selon le calcul des probabilités; par conséquent, que leurs institutions s'affoiblirent, ce qu'on est loin de remarquer chez les Moslem. Sparte, par exemple, qui visoit aussi à l'isolement, vit insensiblement son originalité s'altérer lorsqu'elle fut devenue ambitieuse; et cette république, qui dans un temps ne se reconnoissoit esclave que des lois, finit par se soumettre à des tyrans. Rome, que ses vertus firent long-temps craindre et respecter, ne put résister à la contagion lorsque ses généraux et ses légions eurent respiré l'air empoisonné de l'Asie. La loi de Mahomet semble au contraire l'avoir épuré, ou du moins elle porte avec elle des antidotes si puissants, qu'elle a pu neutraliser en partie ses effets. Dictée dans le désert, elle a toute l'âpreté des lieux qui l'ont vue éclore; son caractère inflexible, loin de se ployer aux mœurs de ceux qu'elle soumet, résiste à toutes les influences, force ces mêmes mœurs à se régler sur son austérité; et si elle impose sur cette terre des devoirs qui nous semblent au-dessus des forces de l'humanité, d'un autre côté, elle ouvre au vrai croyant un ciel si riche de béatitudes, qu'il devient aisé de s'expliquer les efforts surprenants dont elle le rend capable pour le mériter. Enfin, son caractère inaltérable, son incompatibilité d'humeur qui repousse toute espèce d'association ou d'accommodement, explique l'immuabilité de l'œuvre la plus étonnante que la législation ait produite.

Voilà en abrégé le secret de ce phénomène moral. Si l'on descend aux détails, on trouve, en analysant, que l'esprit de cette même législation consiste à faire de la divinité le centre et le pivot de toutes les affections du croyant, le mobile de ses moindres actions, de ses pensées les plus indifférentes; à l'habituer, peut-être par calcul plutôt que par sentiment, à l'exercice des vertus, de manière qu'il s'en fait une pratique facile et soutenue, il est vrai, mais qui n'est cependant pas à beaucoup près aussi désintéressée et méritoire que celle due à la saine morale; à l'entretenir des charmes d'une autre vie en termes tellement séduisants, que, loin de s'attacher à cette terre, il est toujours prêt à la quitter; à le soumettre à des lois civiles et de police accommodées au climat, à lui faire prendre en horreur toutes les autres croyances en les lui montrant sous un jour trompeur, c'est-à-dire en les supposant entachées d'idolâtrie, de manière qu'il ne puisse s'établir aucun point de contact entre elles et la loi de Mahomet; à brouiller avec autant d'art les coutumes musulmanes avec celles des autres religions, et à rendre les mœurs aussi irréconciliables que les dogmes; à déposer, au nom du ciel, le fer dans les mains de l'illuminé, après avoir échauffé son imagination et attisé chez lui l'amour de la gloire, en l'associant à l'appât du butin et aux palmes du martyre. Comme on peut en juger, cette législation, très simple en apparence, cependant est tissue avec un grand art. Son principal mérite consiste même dans l'adresse avec laquelle son auteur a su dérober une étude si profonde sous le voile de l'inspiration, et faire dépendre tant de ressorts cachés d'un seul moteur que le temps ne peut user. Enfin, sans discuter sur la nature des causes, convenons que l'imposture n'a rien imaginé de plus ingénieux, rien qui soit mieux calculé; et, quant aux effets, qu'il est impossible de ne pas les trouver admirables. (Voyez la quatrième Promenade, tome I[er].)

PLANCHE XXIII.

Vue de la Vallée du Grand Seigneur.

S'il étoit permis à Vénus et aux Graces de se faire voir chez les Musulmans à visage découvert et de se dépouiller de leurs ceintures pour folâtrer avec les Amours sur le gazon fleuri, ce seroit cette famille, aimée des dieux et des hommes, qui devroit animer le paysage enchanteur dont ce dessin offre l'ébauche. Mais puisque la beauté ne peut se montrer sans voile, qu'à la dérobée, chez ces nations austères, on a cherché à se dédommager de la privation imposée par une loi rigoureuse, en mettant à profit le caractère majestueux du site pour y faire paroître le sultan environné de sa cour. On distingue ce maître de l'empire le plus vaste, assis à la manière orientale, sous la tente la plus apparente. Tous ceux qui l'environnent composent sa maison. Çà et là des curieux errent sous les ombrages, se reposent à leurs pieds ou bien garnissent le devant et les entours d'un café. Parmi les figures qui occupent le premier plan, on a eu l'intention d'offrir une famille juive groupée sur le gazon. Dans le troisième, on distingue une mère qui endort son enfant, mollement bercé dans un schall suspendu à la branche flexible d'un arbre. Le second plan se compose d'un marchand de friandises, d'un cafetier avec son laboratoire, édifié au pied d'un platane; de femmes enveloppées du féredgé et du yachmak. Le point de vue a été pris quelques cents pas en avant de l'échelle. (Voyez la onzième Promenade, tome II.)

PLANCHE XXIV.

Vue du Village de Buyuck-Dèré.

On a choisi, pour composer ce dessin, la partie du village la plus voisine de l'entrée de la mer Noire, afin de pouvoir offrir, sous le point de vue le plus intéressant, le Bosphore considéré géographiquement. On s'est, en outre, ménagé l'avantage de faire paroître ce large quai, qui précède les habitations à partir du Tchiartché; d'entrer dans quelques détails de construction relativement aux édifices particuliers, dont la façade, comme on peut en juger, se compose de plusieurs saillies soutenues par des arcs-boutants au lieu de cariatides. Enfin, par suite de cet arrangement, on s'est encore rendu maître du mouillage, ce qui a fourni le moyen d'esquisser une marine, tout en se montrant sobre sur ce dernier point, afin de ne pas offusquer les fabriques par une forêt de mâts.

Le canal de la mer Noire, auquel nous touchons ici, étoit déja chez les anciens un sujet d'étude sous le rapport de la géographie physique, et de nos jours il a fourni matière à plus d'une digression relative à sa formation, ainsi qu'à l'époque où les eaux de l'Euxin ont dû s'ouvrir ce passage. Le physicien Straton, Strabon, Polybe, Diodore de Sicile, Pline, chez les anciens; parmi nous, Tournefort, Pallas, le comte de Choiseul, Olivier, MM. Barbié du Bocage, Dureau de la Malle et quelques autres dont les noms sont moins connus dans le monde savant, ont agité cette question problématique, sur laquelle on ne peut guère asseoir que des conjectures, du moins par rapport à l'époque où la révolution s'est opérée. Forts d'une inspection rigoureuse et souvent répétée des lieux, nous nous sommes permis aussi d'émettre une opinion et de déposer en faveur de la digue, dont la rupture a produit cette solution de continuité qu'on remarque de manière à ne laisser aucun doute, dans la longue chaîne qui rattachoit primitivement l'Asie à l'Europe. Seulement toutes les preuves que nous avons rassemblées nous autorisoient à nous prononcer avec plus d'assurance. Nous nous réservons donc de revenir sur cette grande question, qui, du reste, ne peut être bien traitée qu'autant qu'on y fait entrer l'examen géologique du détroit des Dardanelles, de la Chersonèse de Thrace et des côtes de la Propontide; examen que nous avons offert en abrégé dans nos septième et vingtième Promenades. Mais, esclaves fidèles de la vérité, nous nous appliquerons surtout, dans cette digression, à bannir l'esprit systématique si dangereux, tant à raison des écarts dans lesquels il entraîne, que des subterfuges, des infidélités qu'il est capable de suggérer pour déguiser les faits ou les torturer jusqu'à ce qu'ils aient pris la forme qu'exige le plan vicieux d'après lequel on s'obstine à édifier. (Voyez la deuxième et la septième Promenades, tome I[er].)

PLANCHE XXV.

Vue de Fanaraki et des Cyanées.

En offrant dans le premier dessin une vue de la Propontide et de l'entrée du Bosphore, sur-tout en promenant l'amateur sur ce beau canal et en le faisant souvent reposer sur ses rives ombragées, c'étoit lui promettre de le conduire jusqu'à sa sortie, et lui faire espérer de pouvoir parcourir des yeux l'immensité de l'Euxin. Un autre motif déterminant en faveur de cet engagement tacite, c'est la satisfaction qu'il éprouvera indubitablement en arrêtant ses regards sur ces écueils redoutables, rangés depuis les Argonautes au nombre des terres classiques.

On distingue au sommet de ce rocher proéminent, qui tient le premier rang parmi les îles Cyanées, un monument aussi célèbre que modeste, et qu'on montre au curieux sous le nom trompeur de colonne de Pompée. En regard sur la côte d'Europe, s'élève le phare et le village de Fanaraki, flanqués de leurs batteries fermées. L'œil, qui jusqu'ici s'est promené sur la verdure et les fleurs, ne se repose sans doute qu'avec regret sur un sol aride qui n'a que des rochers à lui offrir; d'un autre côté, il doit se porter avec une sorte d'inquiétude sur une mer que les vents se font un jeu d'irriter. Ces écueils sont en effet les limites de l'Élysée où l'on vient de s'égarer. (Voyez la deuxième Promenade, tome I[er].)











